

# **PROCESSION**

(PROMO 74 / Ecrivains-dramaturges  
Atelier-spectacle n°2 - M.e.s Anne-Laure Liégeois)

Nous tenions à remercier tout particulièrement Yves Nilly pour la bienveillance, la complicité, la justesse de ses nombreux retours. Ils furent essentiels dans l'élaboration de cette *procession*.

**P°3: Station 1**

*Injusticié* (Romain Nicolas / Guillaume Cayet)

**P°8: Station 2**

*Hara Kiri* (Guillaume Cayet)

**P°16: Station 3**

*Atterré* (Nora Monnet)

**P°22: Station 4**

*José rencontre sa mère* (Romain Nicolas)

**P°35: Station 5**

*José rencontre un ami* (Pauline Peyrade / Grego Pluym)

**P°38: Station 6**

*Veille de traque (lorsque nous nous sommes mis à chasser)* (Guillaume Cayet)

**P°48: Station 7**

*Echoué* (Nora Monnet)

**P°53: Station 8**

*Inconsolée* (Pauline Peyrade)

**P°57: Station 9**

*Tombé* (Ecriture collective)

**P°59: Station 10**

*Dépouillé* (Grego Pluym)

**P°65: Station 11**

*Clouée* (Pauline Peyrade)

**P°69: Station 12**

*Crucifixé* (Romain Nicolas)

**P°72: Station 13**

*Brûlé* (Guillaume Cayet)

**P°79: Station 14**

*Mise en terre* (Grego Pluym)

# STATION 1 - INJUSTICIÉ

## LA GARCHIENNE-

« -Papa sort de l'hôpital. On n'a rien chez nous, ni pain, ni margarine, rien du tout à cause de mon frère.

-je sais, et alors

-Il faut le soigner, vous pouvez m'aider ?

-rien à faire mon gars. Prends-en ton parti, il est vieux, on ne peut lutter contre son destin

-S'il meurt

-Nous mourrons tous un jour. Ne mourez pas tous pour le sauver ! Monsieur le professeur ! Monsieur le professeur ! J'espère que tu as compris. Tu te remettras, regarde la nature: elle est naturelle. Les faibles laissent la place aux forts. Et les forts aux plus forts. Faut avoir le courage d'éliminer les faibles. Sauvons sa peau. Courage. Pense à ton frère. Au revoir »

Et après, il y a un gros plan sur le visage du gamin, le petit Edmund, et il ne dit rien. Il marche.

Sa ville a clamsé et le petit Edmund: il ne dit rien, il marche. Sa ville elle a clamsé et son père il

est pus là. Son Allemagne non plus et parmi les dénombrements des ruines, il marche. Frappe le macadam de ses pieds et. C'est les nazis et les fascos qui se sont alliés pour lui clamser sa ville au petit Edmund,

et lui. Lui: il marche. Et après tu le vois qui tombe comme ça. D'en haut des dénombrements Et mon père lui, il est assis dans le canapé et je le vois avec ses yeux là:

-Tu chouines ?

-Les oignons

-Hé ! La télé !

-Quoi la télé ?

-J'ai pas vu la fin

-Ben à la fin il se tue, voilà !

-Papa !

-Il a fait n'importe quoi Rossellini. C'est pas comme ça que ça devait finir pour le petit Edmund. La mort c'est pas une solution

-Oui oui

-Quoi ?

-Alors que rester là comme toi à-

-Ouais, exactement ouais. Rester. Rester digne. Le petit Edmund il est comme toi, comme moi. Il est triste, d'accord. Il est comme la Mamma. Comme l'Italie et les pizzas. Mais elle va pas se suicider pour autant notre Italie. La Mamma Italia non plus. Et la pizza, tu crois qu'elle va se suicider la pizza ? Il est temps que les forts laissent la place aux faibles

Mon père et le parti c'était tout un programme. On était courant soixante et c'était difficile de

prétendre à un avenir. Guerre froide par ci, douche froide pour De Gaulle par là, et nous, au milieu, à poil à la sortie de la Duche. On s'emplatrait de raviol's intraveineux en

pensant à la révoltation probable qui pourrait bientôt venir. Mon père était du genre cinéphile, le genre *Cinéma Paradiso*.  
Mais en soixante-deux

- Rossellini nous a trahi !
- Raller, ça va râler
- Si (*il pleure*), qu'il nous a trahi ! Qu'il arrête pas de faire n'importe quoi !
- Calme toi, tu veux une bière
- Non !
- Papa
- Rossellini ! Rossellini ! Je veux plus de Rossellini!
- Arrête de taper des pieds
- Je veux plus qu'il fasse n'importe quoi !
- Tu veux de la pizza
- Non. Je veux que Rossellini il arrête de représenter le monde tel qu'il est !
- Arrête de taper des poings
- Mais ca me fait du rien !
- Arrête !
- Traître !
- Papa
- Traître
- Papa
- Contrerévolutionnaire ! Anarcho-conservateur ! Scatholique !

Et pourtant la même année, une révoltation était née et elle était artistique

- Mets toi assise
- J'ai cours
- Tu vas apprendre
- Justement
- Ici
- C'est quoi ?
- Un chef d'œuvre
- C'est nouveau ?
- Un Pasolini

Et dans le film, y a Ettore qui m'est apparu sur sa toute petit moto. Vroum. Et sa mère derrière lui, qui court, « Ettore ! » qui lui court après. Et à la fin du film elle beugle comme ça la Mamma Roma, « Ettore, Ettore ! »

- Tu vois là
- Quoi
- Elle est comme toi la Mamma Roma, elle pleure son fils. Mais elle se suicide pas pour autant. Ça ma fille, c'est un cri
- Sûr
- Un vrai cri
- Et ?
- C'est pas pareil que le Rossellini, ça c'est de la fin. Y a de l'espoir là dedans. Pas comme le petit Edmund. Là tu vois ça donne l'envie de faire la révoltation ! Cette Mamma Roma, elle est comme l'Italie ! Elle est comme la pizza ! Elle est pas encore toute cuite que tu voudrais déjà y mettre la sauce piquante ! Tu sens comme ça dore dans le four ?

J'avais faim. La pizza m'a convaincue. En 64 je rentrais au parti. Et en même temps j'entrais dans la fonction. Garchienne de prison. Le père avait pas tout compris au début

- T'es une vraie Mamma Roma toi, pas une petit Edmund, alors va faire la pizza plutôt que de garcher la prison
- Papa
- On ne discute pas avec la pizza
- Les prisons c'est pour garcher les fascistes
- Tant qu'ils sont pas dehors
- Mais si je suis pas là pour garcher
- Quoi ?
- Qu'ils vont sortir
- Les fascistes ?
- Qu'oui !
- Sortir. Que si c'est les fascistes qui sortent alors que c'est qui qu'on mettra dedans
- Ça
- Bah que je te fais pas deviner. Que c'est les comme nous qui vont encore trinquer. Alors bah désespère toi. Bah qu'est-ce que tu fous ?
- Et pour la pizza ?
- La Pizza peut attendre. L'Italie, c'est moins sûr

Avec tout le tas de fascistes qui croupissait là-dedans si on avait fait tout sauter on aurait été tranquille pour la démocratie. Boum ! Tout faire sauter les fascistes. Tous. Boum. Mais les années sont passées comme ça. On a construit des barrières un peu partout. Des frontières en barbelés. Les fascistes sont sortis de prison, des anarchistes y sont rentrés. Comme on a pas su supprimer nos fascistes quand ils étaient encore cul-de-jatte dans leur idée, ils ont chié des fils avec deux belles jambes chacun un peu partout et puis la démocratie est vite devenue une idée rigolote qu'on sortait ivre autour d'un bon Chianti. Démocratie ! Avec mon père on a continué à suivre les pérégrinations poético-politiques de notre Pasolini nationalisé national quant un jour, qu'un jour qu'il voulait râler se chercher sa pizza, qu'il s'est fait régler sa facture de vitale

- Hé. Psss. Psss.
- Salut c'est moi Pasolini, je fais des films révolutionnaires
- Psss
- Oh, qui m'appelle ?
- Psss
- Quoi ?
- Viens voir
- Ho, un coin sombre, et si j'y allais dedans
- Psss
- Une seconde j'arrive, je finis ma pizza
- On a encore plus de pizza ici
- Ohlala, des pizza !
- Bam !
- Bim !
- Boum !

Les flics ont parlé d'un règlement amoureux, ils ont dit: on l'a retrouvé comme ça. C'est sûrement son meuf qui l'a flingué. Tu parles. Il faut éliminer les faibles. Bam Bim Boum. Et

sa tête. Les mecs qui l'ont retrouvé ils ont dû

-Ben qu'il est où son nez ?

Tout défiguré qu'il était.

La police a pourtant rien cherché

-Et Tony

-Quoi Marco ?

-Il est où le corps ?

-Quoi ? La tête ?

-Non, le reste.

-Hé, je sais pas, Tony

Ils ont finalement arrêté de chercher. « Il faut éliminer les traîtres ». Dans le temps on regardait le petit Edmund et on voyait ces dénombres et puis on disait plus jamais ça, résultat: Pasolini était mort. Éliminé comme un traître d'une traite, comme un faible. Ils ont arrêté un coupable. Ils ont dit: c'est l'assassin du martyr

-Monsieur Pélosi vous êtes accusés d'avoir attiré très méchamment Monsieur Pé Pé Pasolini dans un guet-apens (toc-toc, qui est là ?- Un gay tapant -Ah mon joyeux luron) entraînant ainsi sa défiguration, sa décapitation et sa mort. Qu'avez vous à dire pour votre défonce ?

-C'est pas moi, j'étais au cinéma

-Vous vous croyez drôle ?

-Monsieur le procureur, pouvons nous vérifier cet alibi

-L'avocat : monsieur je juge, que je voudrais poser une question à l'accusé

-Jurez

-Je crache

-Vous postillonnez. Dites moi, monsieur Pélosi, quel film êtes vous allez vous voir au cinéma ce jour là ?

-Et rien c'est rien simple, c'était Salo

-Ah ah

-un Pasolini

-Salo

-Salaud

-Vous avouez donc rien avoir été en présence de Pasolini ce soir là

-C'est que j'ai vu un Pasolini

-Ah ah

-Preuve irréfutable

-Le Salop

-Il était avec Pasolini

-C'était son film

-Salop

-Il avoue

Le type a pris neuf ans. Fini la Mamma. Roulée L'Italia. Carbonisé la Pizza. Et le père, le père était rien content de moi quand il apprit que j'allais surveiller tous les jours l'assassin du Pierrot. Et j'ai attendu. Qu'il avoue. Qu'il finisse de tourner et de tourner en rond. Qu'on le savait. Qu'on le savait tous qu'il était responsable, et coupable: que la justice elle l'avait dit.

Et puis mon père est tombé malade. Et je ne lui ai rien dit. Rien dit quand on a su que c'était pas de lui. Que le Pelosi il avait rien fait. Ça l'aurait tué le Padre. A sa mort j'ai hésité des terres, en bon communiste j'ai tout fumé. Aujourd'hui. Aujourd'hui, je me rappelle des séances de projections, je me rappelle du Voleur du Bicyclette, je me rappelle du petit Edmund, et j'avoue, j'avoue que je me sens coupable. J'avoue que ce n'est qu'en prison que les faibles prennent la place des forts. J'avoue que la justice s'en lave les mains.



## STATION 2: HARAKIRI

*[Dans une voiture, puis devant une école  
L'histoire de celle qui se pensait poseuse de bombes]*

*Une femme enceinte  
-Les voix fantasmées*

*Encore quelques kilomètres  
Le feu rouge encore  
Allez  
Plus vite  
Je vais être en retard  
Persister et signer  
Je vais  
Se calmer  
Je maîtrise mal quand  
Je ne maîtrise pas  
Les plaques commencent sur les bras  
Et puis un peu partout  
Un territoire zébré mon corps  
Un deux trois  
Métisse  
Il est midi moins le quart  
Desserrer la cravate ce sera déjà ça de gagner  
Les enfants sortent  
Bientôt  
En rang par deux  
Ils vont sortir de l'école  
Pour se rendre au réfectoire  
Le vendredi midi c'est  
De tradition de ne pas servir de viande  
Entre la cour et le réfectoire  
Il y a le petit perron  
Puis sortir devant l'Ecole  
La sécurité a été renforcé depuis le plan Vigipirate  
Les militaires  
Les gendarmes  
Les policiers  
Le monde est plutôt serein  
Le monde tourne  
Ici plutôt du bon côté  
Tourner  
Prendre la première à gauche  
Juste devant il y a le petit parking pour les parents  
Le Week-End ne devrait pas tarder  
Hier il y a un gamin qui a fait tomber sa peluche  
Juste devant mes pieds sur le passage piéton  
Je lui ai rendu et lui m'a sourit*

*-parce que tu crois quoi  
-que les choses vont changer*

-qu'un jour pour nous ce sera  
-Meilleur  
-tu le sais très bien  
-Différent  
-Bien sûr  
-tu en doutes  
-c'est normal  
-rien ne changera  
-tu ne crois pas  
-tiens  
-Tu devrais venir voir notre  
-Ça peut peut-être t'intéresser

*A la radio ils ont dit  
Qu'hier il y avait encore eu  
Qu'il y aura encore  
Des tirs un peu partout  
Dans les autres pays  
Ils parlent d'une conquête à venir  
Les Etats d'alerte s'amplifient  
Les militaires contrôlent les zones  
Les centres commerciaux  
Les stades de foot  
Les halls de gare  
Les écoles  
Il doit s'agir d'une propagande du pouvoir  
Le mensonge prédomine  
Et garde les foules en place  
J'ai changé de canal  
Sia chantait Chandelier  
Ça m'a rassuré d'un coup  
J'ai senti comme une petite libération dans le ventre  
En fermant bien mes vitres: j'ai pu chanter à tue-tête*

-c'est bien que tu sois venu  
-tu as réfléchi  
-venir voir  
-tu verras  
-tu seras bien ici  
-on est une famille  
-avec le sens du lien  
-dehors le monde noircit  
-le jour devrait pas tarder à se lever  
-pour nous

*...I push it down, push it down  
I'm the one "for a good time call »  
Phone's blowin' up, they're ringin' my doorbell  
I feel the love, feel the love  
1,2,3 1,2,3 drink  
Un, deux, trois  
Un, deux, trois  
Tout ira bien*

*Il n'y aucune raison que les choses se passent autrement  
Qu'elles se passent mal  
Je suis préparé à toute éventualité  
Même celle d'un gamin aux regards tristes et d'une mère au sourire tendre  
Je ne ferai aucune concession de leurs petits sentiments humains  
L'humain me dégoûte  
Ses émotions sont ses failles  
Ce matin, il y a comme un petit goût d'Automne dans l'air  
Peut-être parce qu'il est septembre  
Ou que les premières feuilles commencent à tomber  
J'ai vu une petite grand-mère devant sa maison  
Qui balayait son trottoir  
Sans comprendre que le vent ne cessait de ramener malgré elles  
Les feuilles mortes  
La porte de sa maison était entre-ouverte et je les voyais qui s'y engouffraient  
J'ai ri*

-personne ne viendra  
-d'autres que nous  
-ils vont continuer  
-toujours les mêmes  
-accumuler l'argent  
-encore jusqu'à ce que ça déborde  
-et c'est nous qui les torcherons  
-Encore  
-il y a des humiliations  
-et des humiliés  
-les ventres bedonnants sont toujours les mêmes  
-tu comprends  
-Il est temps que cela change  
-nous avons trop longtemps joué les remplaçants

*Midi moins dix  
Pendant quelques instants un sentiment de plénitude m'envahit  
Je ne dois pas me faire atteindre par leurs émotions de pacotille  
Ne pas penser  
Penser rend les choses molles  
Je suis une personne endurcie  
La vie ne m'a pas fait de cadeau  
Si seulement ces vitres étaient des paupières je pourrais les clore  
Je ressens comme une sorte de complicité avec ces formes scabreuses  
Cette ville  
Ses ruelles  
Ses places  
Arrêter  
Je contourne les grands boulevards  
Il faudrait éviter de se faire repérer  
La police pourrait  
Ou un sourire au coin d'une rue  
Cette ville  
Je ne sais pas pourquoi  
M'ouvre ses charmes  
Et ses bras  
Je ne les refermerai que pour mieux m'y blottir*

- chez nous: aucune différence
- Toi, moi, on
- Pareil
- Semblables
- Frères et
- Soldats: identiques
- On ne nait pas hommes nous
- mais chiens
- Nous devenons soldats
- Seule différence: la conviction
- Croire aux choses
- On ne peut pas te les imposer
- On t'a dit: tu doutes ou tu restes si tu restes tu
- Persistes et signes

*Je dois baisser la tête*  
*La ville me sourit*  
*Elle me nargue*  
*Il ne faudrait pas défaillir*  
*Lui admettre une quelconque forme de merci*  
*D'autorité du bonheur*  
*Le salut ne viendra pas du monde*  
*De ce monde libre emprisonné dans ses certitudes médiocres*  
*Ces automobilistes à la chaîne*  
*Ces produits de l'industrie*  
*Je dois baisser la tête*  
*Quelques feux rouges encore*  
*Les automobilistes pourraient*  
*Lire dans mes yeux on ne sait jamais*  
*Ce que les autres pensent*  
*Peuvent être amener à*  
*Penser*  
*Penser rend les choses molles*  
*En haut*  
*Il y a cette fille à son balcon*  
*Qui pense sûrement à la soirée du lendemain*  
*Nous sommes vendredi*  
*Le Week-End endormira la routine*

- Voilà c'est bien
- Respire
- Un, deux, trois
- Encore: un, deux, trois
- Tu as peur
- Il ne faut pas il faut
- Respirer
- Jusqu'ici tout va bien
- Ça va aller tu sais
- Il n'y a rien à craindre
- Avec ce qui t'attends là-bas
- Les frères tombés
- Les comme-toi qui oeuvrent pour un monde sain(t)

-Là-bas tu trouveras la paix tu verras

*Encore un kilomètre peut-être  
Midi moins cinq  
Accélère  
Les paysages défilent  
Les buildings : des doigts d'acier perçant le ciel  
Le quartier des affaires  
Les centres commerciaux  
Rattraper son retard  
Atteindre bientôt sa  
Le signal GPS indique des ralentissements  
Le retard serait un échec  
Prendre le contournement  
Un coup de claxon pour que celui de devant se rabatte  
J'arrive  
Je vais venir  
Ce n'est plus que l'affaire d'une centaine de mètres à présent*

-T'es pas trop serrée  
-Faudrait pas que  
-Ça va  
-Essaie voir de faire quelques pas  
-Bon  
-Marche voir normalement  
-C'est pas trop mal  
-Qu'est ce que t'en penses  
-Tu te sens à l'aise  
-T'es tout pâle  
-Tu nous fais pas une syncope  
-Du sucre  
-Se dissimuler  
-Ok  
-Rester dissimuler derrière son  
-Tu es une arme  
-Ton cerveau c'est ton peuple  
-Ton peuple c'est ton arme  
-Ton arme c'est ton cerveau  
-Tu nous suis

*Garer la voiture  
Une voiture bon marché  
Sur le petit parking des parents d'élève  
Attendre ton fils  
Sourire aux autres parents  
Être du même cercle  
Du même cercle d'ami  
Tu es nouveau dans cette ville  
Voilà tout  
Ton fils va sortir de l'école  
La ceinture te boudine un peu: tu rentres d'un voyage d'affaire  
Des beignets tu en as bouffé des beignets  
Le midi d'habitude il mange à la cantine ton fils mais aujourd'hui exceptionnellement*

*Tu reviens de loin  
Tu as fait un long voyage pour  
Venir le voir  
Tu lui as acheté une peluche  
Ton fils va sortir de l'école  
Tu n'es pas programmée pour durer  
Et ton fils non plus d'ailleurs  
Tu souris  
Te convaincs de cette version plus américaine de ta vie  
La sonnerie  
Midi*

*-Maintenant comment t'expliquer  
-Quand tu te sens prête  
-Tu appuies ici  
-il suffit de suivre le mode d'emploi  
-Tu veux essayer  
-Sur un mannequin tu veux tester  
-A tout casser ça doit faire dans les quatre kilos  
-Le poids d'un nourrisson  
-Tu as déjà porté un nourrisson  
-C'est la même sensation  
-Comme si tu portais un enfant  
-Ton ventre voilà  
-Tu portes un enfant  
-En toi  
-Tu portes l'enfance  
-Tu portes le Messie  
-Et en tant que mère  
-Délivre les tiens du mal  
-Tu es une kamikaze*

*Les enfants s'avancent  
Les parents également  
Ton fils  
Un militaire surveille l'entrée  
Il te regarde  
Tu le regardes  
Sourire assassin  
Il te sépare du fils  
Ton fils  
Tu es née pour ça: appuyer sur un bouton  
Persuades-toi de cela  
C'est la version moins américaine de ta vie  
Ton fils c'est lui cet enfant qui te regarde plus précisément  
C'est celui de la veille  
Si personne ne te tend les mains le militaire va se douter de quelque chose  
Quand les parents viennent chercher leurs enfants  
Il y a des larmes des rires des mains levées  
Jamais ou très peu souvent le silence  
Le silence c'est pour les grandes personnes  
Dis quelque chose gamin  
La peur te prend  
Et s'il se jetait à mon cou*

*Non  
Ne viens pas  
Reste là  
Ne t'approche pas de moi  
Saleté de  
Chut: respirer  
Un, deux, trois  
Persister et signer  
Tout va bien se  
Ferme les yeux  
Un, deux, trois*

-Tu es une kamikaze

*Tu peux le faire*

-Islamiste parce que

*Tu vas le faire*

-musulmane

*Dis quelque chose*

-Ils l'ont dit

-Tous

-Ils te l'ont fait comprendre

*Une main passe tout près de la tienne*

*Puis tu entends*

*« Maman, Maman »*

*N'ouvre pas les yeux*

*« Maman »*

*Ne dis rien*

*Le gamin se tient devant toi*

*Tu ouvres les yeux*

*Ça va aller*

*Tout va aller*

*Ton fils est là*

*Juste là*

*Reprendre depuis le début*

*Un, deux, trois*

*Persister et signer*

*Jusqu'ici: tout va bien*

[On pourrait entendre comme une chanson, comme une comptine d'enfants.]

## STATION 3 - ATERRÉ

*(Les prises de parole en 1ère personne sont celles de José-Bilal.*

*Les prises de parole impersonnelles sont celles des Anonymous*

**Le fil des événements en direct** et les **paroles d'auditeurs** sont enregistrés sur une bande audio diffusée en off.

*Les / dans la conversation téléphonique indiquent les ruptures (interventions de la sœur que l'on n'entend pas mais que l'on imagine et qui scandent la logorrhée de José-Bilal)*

*Dans une chambre d'hôpital. On entend en off les secousses et signaux d'un défibrillateur. Le monologue de José-Bilal est rythmé par ces pulsations de mort qui seront entrecoupées de pulsations de vie – battements de cœur. Un paradoxe sonore auquel feront écho les informations contradictoires de la rumeur.*

**JOSÉ-BILAL** – J'ai pensé à ma mère. J'ai pensé à ma sœur. J'ai pensé. Elles ne s'en relèveront pas. J'ai pensé. Bande de connards. Enculés. Fils de pute. J'ai pensé à Dieu s'il existe. Lui qui voit tout. Qui sait tout. Et qui ne fait rien. J'ai pensé. Je n'aurai pas l'occasion ni le temps de devenir celui que je devais être. J'appelle ça : rater le kairou. D'autres diraient : rater sa vie. Tout ça on s'en fout. Ce qui n'existe pas n'a pas d'importance. Ce qui n'existe pas ne mérite pas qu'on en parle. Ce qui a cessé d'exister ne mérite même pas qu'on y pense. J'ai pensé. Et j'ai perdu connaissance.

*On entend un coup de feu. Un seul. Puis le signal d'un électrocardiogramme plat.*

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

Selon nos informations, l'homme abattu aujourd'hui après avoir agressé un policier à l'arme blanche au commissariat de Joué-lès-Tours (Indre-et-Loire) était un islamiste connu de la DGSJ pour « ses positions radicales. » L'homme était originaire du Burundi et avait des antécédents judiciaires.

**LE CHŒUR DES ANONYMES** *portent le masque des Anonymous* –

De l'encre noire a sali le scénario qui sauve

Nous accusons les médias français

De l'encre a bavé sur l'écrit sale

Nous accusons les forces de Police

Une bavure

Nous accusons l'État français

Une bavure du quotidien

Un fait d'hiver

De la fin décembre

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

De source policière, l'individu serait entré dans le commissariat avec une arme blanche et l'intention d'agresser les policiers. Il a hurlé « Allahu Akbar » (« Dieu est le plus grand » en arabe), avant de blesser une femme policière au visage. Le parquet anti-terroriste se saisit de l'enquête. Le ministre de l'Intérieur est attendu sur le lieu du drame.



**LE CHŒUR DES ANONYMES** *portent le masque des Anonymous* –

Nous diffusons un message d'avertissement contre

Une rumeur

Nous voulons agir contre

Un virus qu'on se refile de bouche à oreille

La contamination

Qui ne connaît ni vaccin ni antidote

Un fait divers

Qui ne connaît ni le pardon ni la réparation

Nous sommes chrétiens, juifs, musulmans

Les photos de famille sont en lambeaux

Frères des terres

Brûlées vives par les flammes du grand remplacement

Nous accusons la justice française

Sur les braises rougit encore la loi du Talion

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

Le procureur de la République estime que « tous les éléments de la légitime défense » étaient réunis.

**LE CHŒUR DES ANONYMES** *portent le masque des Anonymous* –

Nous accusons

Il s'est senti sale

Nous accusons une opération de

Il s'est senti sali

Rémigration

Pas d'écart entre l'être et la sensation

Rémigre on te dit

Il était sali

Carte d'identité

Sali par ces salauds

Carte d'identité on t'a demandé

Ces salauds l'avaient sali

Décline ton identité sinon on va t'aider à retrouver tes papiers

Salement

Pas de face, pas d'identité, pas de respect

Le visage de l'autre c'est

Anonyme c'est

Salement cogné

Le visage de l'autre c'est l'interdit

L'infini

Bim

La vulnérabilité

Bim bim

L'interdit de tuer

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

Le ministre de l'Intérieur qui a «condamné l'agression brutale» a salué «le sang-froid et le professionnalisme des policiers présents, qui ont fait usage de leur arme administrative».

**JOSE-BILAL** (*au téléphone*) à sa sœur – Qu'est ce que tu veux que je donne de l'espace à ces gens-là. Alors s'ils veulent le faire dans leur tête, s'ils veulent le faire dans leur maison. Ils le font. Voilà. Bien sûr. On peut pas. Voilà, tu vois. Mais au même titre que quand y'a quelqu'un qui va en Arabie Saoudite, il doit se voiler la face - une femme je veux dire - ici je ne veux pas entendre ces choses-là : je ne veux pas voir de djellaba, je ne veux pas voir de burqa, je ne veux pas entendre Allahou akbar, et c'est normal.

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

L'enquête s'oriente vers un attentat contre les forces de l'ordre motivé par l'islamisme radical. Selon une source proche du dossier, « cela ressemble au mode d'action préconisé par le groupe État islamique », actif en Syrie et en Irak « de s'en prendre ainsi aux forces de l'ordre ».

**JOSE-BILAL** (*au téléphone*) à sa sœur – C'est normal, on doit même pas réfléchir si on doit être solidaire ou pas de ces mouvements là. Y'a douze personnes mercredi qui se sont fait tuer. Y'a cinq autres personnes qui se sont fait tuer. Y'a six juifs sur dix-sept personnes qui se sont fait tuer. Y'a des gens qui se sont fait tuer, soit parce qu'ils ont dessiné, soit parce qu'ils sont juifs, soit parce qu'ils sont flics, ok ? Et ça c'est un vrai truc qui existe là. Y'a même pas de négociation là-dessus. Oui, je préfère marcher main dans la main avec Netanyahu je m'en bats les couilles. Abbas et Netanyahu en même temps / Vas-y arrête de le défendre, tu me vénères. Regarde / et bah très bien et bah on n'est pas d'accord. On n'est pas d'accord. J'espère - je sais pas avec qui tu traînes et tout tu vois et je sais pas. Voilà. Mais. Bref bah vas-y on raccroche on va s'embrouiller on n'est pas d'accord. Mais c'est dommage. Parce que je crois que tu comprends pas bien ce qui se passe et que – je dis pas que tu te fais manipuler et tout tu vois, parce que ça va tu réfléchis un peu et t'es intelligente mais un petit peu quand même. Prends du recul je te jure. Prends du recul et renseigne-toi mieux.

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

Le frère de l'agresseur serait en revanche connu des services pour ses positions radicales et aurait un temps envisagé de partir en Syrie avant de renoncer.

**JOSE-BILAL** (*au téléphone*) à sa sœur –

Écoute pas que les paroles de tes potes ou de ceux avec qui tu traînes, je t'assure. / Je sais pas. Je sais pas. / Eh bah t'es pas d'accord. Par rébellion tout le temps je ne sais pourquoi Elsa. / Mais il y a un moment il faut faire front commun hein. En fait, moi par exemple. Moi par exemple. Moi par exemple. Moi par exemple. Pour moi il faut que de l'extrême gauche à l'extrême droite. Moi je marcherais volontiers en tenant la main. Fort. Fort. Même de Jean-Marie Le Pen, tu vois. Même de Jean-Marie Le Pen. Dans ma main droite. Et de Mélenchon dans ma main gauche tu vois. Et sur les épaules de Hollande s'il faut. Tu vois ce que je veux dire. Voilà. Pour le symbole. On est français. D'ailleurs il a été français avant moi Jean-Marie Le Pen, d'accord. Aujourd'hui je suis français comme lui. Eh bah on est tous français. Et quelles que soient nos convictions, quelles que soient nos ganaches, quelles que soient voilà. / Ouais je peux me battre sur le ring du côté de Jean-Marie contre ces fils de pute et une fois qu'on aura éliminé ces fils de pute, on va se retaper Jean-Marie et moi, tu vois ce que je veux dire. / Oui mais on montre / Mais c'est symbolique putain. C'est sym-bo-lique. Mais si c'est symbolique. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Mais qu'est-ce qu'ils attendent ? Tu sais ce qu'ils attendent là ou pas ? Les grands chefs terroristes là. Ils attendent ce qui s'est passé déjà depuis quelques temps, c'est-à-dire les Mosquées qui se font taper dessus. / Mais non / Ils attendent les mosquées qui se font taper dessus. Ils attendent / Écoute-moi. Écoute-moi putain. Là tu

me fais des blabla que t'as entendus. Écoute-moi vraiment. Ils attendent la guerre civile, ok, c'est-à-dire qu'on se tire les uns sur les autres, que justement les communautés elles se montrent. Et c'est ce qui commence à se passer. Y'a des ratonades un peu partout. Les musulmans ils commencent à avoir peur, y'a des mosquées qui se font brûler. Y'a des têtes de cochon sur les Mosquées. Y'a des pics de partout, y'a des croix gammées de partout. Y'a une épicerie casher non, un, un kebab qui s'est fait exploser, y'a un gamin de 17 ans après une minute de silence, d'origine maghrébine qui s'est fait défoncer et ça va continuer. Et à un moment va y avoir une meuf, comme toi, dans un groupe qui va passer. Y'aura des çais-fran, y'aura des feujis qui seront en train de s'embrouiller ou je sais pas. On va être toi et moi en train de débattre. En passant. Dans la vie. Dans la vie comme ça et tout. Ils vont entendre un mot de trop. Ils vont te foncer dessus ils vont te démonter ta gueule tu vois ce que je veux dire. Que si on discute calmement, peut-être ça se passera pas.

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

Les pronostics vitaux des deux policiers blessés, dont l'un grièvement, ne sont pas engagés. Le policier blessé à la main est en train d'être opéré à l'hôpital de Tours.

**JOSE-BILAL** (au téléphone) à sa sœur –

Mais d'abord là il faut faire front commun, il faut ériger un mur putain, s'il y a déjà des brèches c'est la merde. Si y'a des brèches là quatre jours après ça mais dans un an tu vas voir ce qui va se passer dans un an ou dans deux ans, voilà. Continuons de penser chacun de notre côté et d'avoir autant de convictions qu'il y a d'origines ethniques en France, tu vas voir, c'est du n'importe quoi. Y'a un moment c'est une nation un peuple. Tu vois. Quel que soit le métissage. Un peuple. L'empire romain c'était l'empire romain et pourtant y'en avait des soldats de tous les horizons mais ils ont fait un empire les mecs parce qu'il y avait une doctrine il y avait un délire et y'a un moment c'est comme ça maintenant vas-y pense ce que tu veux et tout mais bref c'est pas, c'est pas bien de penser comme ça. Là y'a des gens ils attendent que ça, des gens comme toi pour s'énerver, pour se taper dessus et tout donc fais attention à ce que tu dis. Ça veut pas dire ferme ta gueule et tout. C'est pas que t'es muselée mais réfléchis un peu.

**Le fil des événements en direct, en off** (bande enregistrée) –

L'individu aurait été interpellé à la suite d'une altercation survenue la veille du drame. Les policiers souhaitant connaître l'identité des jeunes impliqués dans la bagarre qui a éclaté avec les forces de l'ordre.

**JOSE-BILAL** (au téléphone) à sa sœur –

Mais on s'en fout de prôner la violence ou je sais pas quoi. Lis « Mangez-le si vous le voulez » putain lis ce bouquin je te dis, un fait divers, un vrai truc, c'était un maire d'une petite bourgade qui est dans un festival, une fête je sais pas quoi XIXème siècle, c'est les boches, les français, les boches puis à un moment je sais pas quoi il fait une gue-bla et le mec il fait « eh je suis boche ! », « Quoi, un boche ? C'est un boche ! » Et il se fait lyncher, torturer, tuer, bouffer dans le village. Y'a eu un procès ensuite ok. C'est comme ça que ça commence les choses. Donc, dans les bains de foule comme ça, y'a pas de conscience y' a qu'une conscience collective, y'a plus de conscience individuelle, ok. Ça commence comme ça et ça part très vite.

**PAROLE D'AUDITEUR, en off** (bande enregistrée) –

« J'ai vu les quatre policiers prendre le monsieur pour le faire rentrer de force à l'intérieur. Je l'ai pas entendu crier « Allahou akbar » : les policiers lui ont dit calmez-vous et le monsieur il a commencé à crier "Aaah" et à se débattre. »

**JOSE-BILAL** (au téléphone) à sa sœur – Moi j'y vais pas parce que j'avoue ça fait un peu flipper je sais pas ce qui peut se passer. Parce que parce que parce qu'honnêtement je suis terroriste là j'ai un million de personnes trois millions de personnes qui défilent bon voilà. Parce que j'avoue que justement avec tous ces amalgames, avec la ganache que je me paye, ma be-bar et tout, bref y'a un moment va falloir que je fasse attention.

**PAROLE D'AUDITEUR**, en off (bande enregistrée) –

Imaginez un peu l'ambiance pour les français coincés dans les même HLM que ces charognes. Pauvre France ! Ce sont les délinquants et les djihadistes qui sont les victimes de la France, c'est évident pour ceux qui détruisent la quiétude de leur pays d'accueil bien trop laxiste... L'avenir est bien sombre pour l'Europe entière qui accepte cet envahissement et ce choc culturel désastreux.

**JOSE-BILAL** (au téléphone) à sa sœur –

J'avoue je pense un peu à la sécurité. Mais je suis de tout cœur avec eux. Comment dire mon âme là elle est synchronisée avec l'âme de tous les gens qui se disent je suis José, je suis hyper casher ou qui tu veux. Et je suis flic. Tu vois, si y'a bien des gens là que je soutiens c'est l'armée, c'est le GIGN, c'est la gendarmerie c'est. Enfin voilà. Ouais, y'a un moment faut faire des choix. T'as pas des super pouvoirs si tu veux défendre toute seule la France vas-y hein. On se passe de l'armée, on se passe des politiques, on se passe de tout ça. Mais à un moment, il faut faire les choses, tu vois ce que je veux dire. Dans l'ordre. Parce que par contre y'a des gens armés et dangereux. Que si y'a la moindre brèche dans un système démocratique, c'est fini pour nous. Et on pourra rien faire.

**Le fil des événements en direct**, en off (bande enregistrée) –

L'agent de police à l'origine de l'altercation n'est pas un inconnu. Il a déjà été condamné en juin 2014 pour des « faits de violence » et un « usage disproportionné » de bombe lacrymogène. L'interpellation aurait mal tourné. Les deux agents de police sont blessés. L'individu est abattu d'une balle dans le thorax.

**JOSE-BILAL** (au téléphone) à sa sœur – Deux mecs. Deux mecs seulement ils ont foutu la panique on a mis trois jours pour les retrouver. Il a fallu déployer toutes les forces françaises et ça a été chaud et il y a eu des morts. Avec deux mecs. Si y'avait ne serait-ce que mille mecs qui se mettent à faire un délire organisé en deux jours c'est l'hécatombe on peut faire tomber une démocratie. Je vais t'envoyer le lien du mec là la vidéo et tout. Et c'est comme ça que le nazisme il a fait vaciller l'Europe. C'est comme ça. C'est fort ce qu'il a dit. 3% de la population qui se dit nazie, machin et tout, six ans plus tard 98% de la population. C'est ce qui peut se passer. C'est ce qui peut se passer ici. Je te jure faut faire attention. Allez vas-y bisous. / Ouais, toi aussi.

*On entend un coup de feu. Un seul. Puis le signal d'un électrocardiogramme plat.*

**JOSÉ-BILAL** – J'ai pensé à ma mère. J'ai pensé à ma sœur. J'ai pensé. Elles ne s'en relèveront pas. J'ai pensé. Bande de connards. Enculés. Fils de pute. J'ai pensé à Dieu s'il existe. Lui qui voit tout. Qui sait tout. Et qui ne fait rien. J'ai pensé. Je n'aurai pas l'occasion ni le temps de devenir celui que je devais être. On appelle ça : rater le kairos. D'autres diraient : rater sa vie. Tout ça on s'en fout. Ce qui n'existe pas n'a pas

d'importance. Ce qui n'existe pas ne mérite pas qu'on en parle. Ce qui a cessé d'exister ne mérite même pas qu'on y pense. J'ai pensé. Et j'ai perdu connaissance.

# **STATION 4 – JOSÉE RENCONTRE SA MÈRE :**

*Mourir pour des idées (celles des autres).*

**PARTITION POUR UN INDIVIDU, MÂLE, FEMELLE, OU AUTRE, C'EST SANS IMPORTANCE.**

**BAIL : Romain Nicolas**

Mourir pour des idées: celles qu'on nous a tant mis dans le crâne qu'on les a oubliées.

*Dans un appartement.*

**VOIX OFF** – Au feu au feu !

**JOSÉE (FILLE)** – Au feu ? Ah !

**VOIX OFF** – Sautez dans le filet Madame Josée !

**JOSÉE (MÈRE)** – Hep hep hep une seconde !

**VOIX OFF** – Madame ?!

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – C'est une venue pour sortir ?

**JOSÉE(FILLE)** – Qui me parle ?

**VOIX OFF** – C'est les plombiers !

**JOSÉE(MÈRE)** – C'est moi.

**JOSÉE (FILLE)** – Qui est là ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Je suis le spectre de ta mère !

**JOSÉE (FILLE)** – Maman !

**JOSÉE (MÈRE)** – Et je viens pour t'invertir.

**JOSÉE (FILLE)** – Oui j'ai vu, y a l'feu !

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Si si, j't'assure, ça brûle.

**JOSÉE (MÈRE)** – Écloute moi.

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Tu as vraiment l'intention de sortir comme ça ?

**JOSÉE (FILLE)** – Comment ça comme ça ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Dans cette venue.

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ma venue ?

**JOSÉE (MÈRE)** – En pyjama.

**JOSÉE (FILLE)** – C'est qu'y a l'feu j'ai pas trop l'temps.

**JOSÉE (MÈRE)** – Oh, tu m'ennuie.

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Feu ou pas feu, tu r'sembles à toi ?

**JOSÉE (FILLE)** – Mais ça commence à chauffer.

**VOIX OFF** – Sautez Madame ! Sautez !

*Josée (fille) s'approche du rebord de la fenêtre.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Attend.

**JOSÉE (FILLE)** – Je saute !

Josée (fille) *saute par la fenêtre.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Non !

Josée (mère) *retient Josée (fille) pour ne pas que Josée (fille) tombe.*

**VOIX OFF** – Qu'est-ce que vous foirez ?!

**JOSÉE (FILLE)** – Lèche-moi passer par la fenêtre !

Josée (fille) *lutte avec Josée (mère).*

**JOSÉE (MÈRE)** – Jamais !

**JOSÉE (FILLE)** – Ah !

**JOSÉE (MÈRE)** – Han !

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Lèche !

*Le plafonnier tombe à côté de Josée*

**JOSÉE (FILLE)** – J'ai chaud !

**JOSÉE (MÈRE)** – Aprête !

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi tu veux ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Regarde.

Josée (mère) *prend Josée (fille) par les cheveux et lui fait regarder le dehors.*

**JOSÉE (FILLE)** – Aïe, tu m'fais mal !

**JOSÉE (MÈRE)** – Ca t'apperdra !

**JOSÉE (FILLE)** – Alors ? Quoi ? C'est l'vide.

**VOIX OFF** – Sautez !



**JOSÉE (MÈRE)** – Tu l'vois ?

**JOSÉE (FILLE)** – Qui ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Ce beau plompier.

**JOSÉE (FILLE)** – Où ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Là !

**JOSÉE (FILLE)** – Oh le beau plompier !

**JOSÉE (MÈRE)** – Pense à ce beau plompier.

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi le beau plompier ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Tu crois qu'il va te perdre pour toi, habillée comme ça ?

**JOSÉE (FILLE)** – Mon mieux !

**JOSÉE (MÈRE)** – Et ces chaussures...

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi mes baskets ?

**JOSÉE (MÈRE)** – J'ai raté ma fille.

**JOSÉE (FILLE)** – Bé y a l'feu, faut courir.

**JOSÉE (MÈRE)** – Le plompier– tu m'écloutes pas.

Josée (mère) *gifle* Josée (fille)

**JOSÉE (MÈRE)** – Baffe.

**JOSÉE (FILLE)** – Aie

**JOSÉE (MÈRE)** – Tu l'auras pas volée tiens !

**JOSÉE (FILLE)** – Ça fait mal.

**JOSÉE (MÈRE)** – Alors apprête de dire des bêtises./

**JOSÉE (FILLE)** – Mais y a l'feu !

**VOIX OFF** – Sautez !

**JOSÉE (MÈRE)** – Le plompier je te parle du plompier pas du feu !

**JOSÉE (FILLE)** – Oh, le plompier !

Josée (fille) *se met à la fenêtre.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Quoi qu'il va dire ?

**JOSÉE (FILLE)** – Sautez ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**VOIX OFF** – Sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – Si, j'ai gagné !

**JOSÉE (MÈRE)** – Que ça fait négligé.

**JOSÉE (FILLE)** – Que ça fait négligé !? Mais suis pas/

**JOSÉE (MÈRE)** – /La question est pas de savoir si tu l'es ou pas.

**JOSÉE (FILLE)** – Ah bon ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Mais c'est quoi la question ?

**VOIX OFF** – Sautez bordel !

**JOSÉE (MÈRE)** – La question est de savoir si tu as ou non les bonnes chaussures.

**JOSÉE (FILLE)** – Et ?

**JOSÉE (MÈRE)** – C'est pas les bonnes.

**JOSÉE (FILLE)** – Oui mais j'ai pas d'chaussures ignifugées.

**JOSÉE (MÈRE)** – J'ai raté ma fille.

*Josée (mère) se détourne de Josée (fille) et Josée (fille) tente de se mettre en face de Josée (mère).*

**JOSÉE (FILLE)** – Maman.

**JOSÉE (MÈRE)** – Lèche-moi.

**JOSÉE (FILLE)** – Maman, ça va aller.

**JOSÉE (MÈRE)** – Saute, vas-y.

**JOSÉE (FILLE)** – Je suis désolée.

**JOSÉE (MÈRE)** – Saute puisque tu y tiens tant.

**VOIX OFF** – Sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – Maman.

**JOSÉE (MÈRE)** – Abandonne-moi, mais lèche-moi seule et triste. Tu refuses de toute façon toujours tout ce que je veux te démettre.

**JOSÉE (FILLE)** – Mais non.

**VOIX OFF de quelqu'un qui saute** – Ça brûle ! (*Cri d'horreur dont le volume diminue au fur et à mesure de la chute. Après trois secondes de chute, on entend le bruit du corps entrant en contact avec le sol.*)

**VOIX OFF** – Madame Josée, sautez !

Josée (fille) *réussit à se mettre en face de Josée (mère). Josée (fille) prend les mains de Josée (mère) dans les siennes et lui parle dans les yeux.*

**JOSÉE (FILLE)** – Pardon maman, dans ma nature que le savais que c'était pas les bonnes mais non, je me suis pas éclouté, je me suis dit ah y a l'feu faut des bonnes chaussures et résultat j'ai pas les bonnes chaussures !

**VOIX OFF** – Chérie, je crois qu'ça fume.

**JOSÉE (MÈRE)** – Alors internette-toi et assigne-toi de nouvelles chaussures pour ton plombier afin que tu en sois toute faite et prête et utilisable pour ton plombier.

*Josée (fille) va à l'ordinateur et tente de l'allumer.*

**JOSÉE (FILLE)** – Y a pu d'courant !

**JOSÉE (MÈRE)** – Avec ton portable, idiot.

*Josée (mère) et Josée (fille) font défiler des images de chaussures sur le téléphone.*

**JOSÉE (FILLE)** – Non.

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Surtout pas.

**VOIX OFF** – Mes cheveux ! Ah ! J'ai les cheveux qui brûlent !

**JOSÉE (FILLE)** – Ah !

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**VOIX OFF** – Au secours !

**JOSÉE (MÈRE)** – Oh !

**JOSÉE (FILLE)** – Non !

**VOIX OFF** – Au feu !

**JOSÉE (MÈRE)** – Ah !

**VOIX OFF** – Mais sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – Oui !

**JOSÉE (MÈRE)** – En voilà , de belles chaussures !

**JOSÉE (FILLE)** – Parfait.

*Un pan de mur tombe. Josée (mère) le regarde.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Bon maintenant s'agit de passer aux choses sérieuses.

**JOSÉE (FILLE)** –Tu as raison.

**JOSÉE (MÈRE) ET JOSÉE (FILLE)** – Maquillage !

*Josée (fille) court chercher son maquillage. Elle saute par dessus les débris.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Ça c'est ma fille !

**VOIX OFF** – Capitaine !

**JOSÉE (FILLE)** – Problème.

**VOIX OFF** – Y en a une qui veut pas sauter !

**JOSÉE (MÈRE)** – Quoi problème, a pas problème.

**VOIX OFF** – SAUTEZ !

**JOSÉE (FILLE)** – Le maquillage.

**JOSÉE (MÈRE)** – Quoi ?

**JOSÉE (FILLE)** – Qu'il a fondu.

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Si.

**JOSÉE (MÈRE)** – Option de secours : farine.

*Josée (mère) applique de la farine sur le visage de Josée (fille) : POUF ! Nuage de fumée blanche.*

**JOSÉE (FILLE)** – Et pour le rouge à lèvres ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Ben, du rouge à lèvres.

**JOSÉE (FILLE)** *sortant le rouge à lèvres* – Il est tout liquéfié !

**JOSÉE (MÈRE)** – Recette à mamie. Frigo.

**JOSÉE (FILLE)** – Du beurre ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Non, ketchup.

**JOSÉE (FILLE)** – Oui !

**JOSÉE (MÈRE)** – Barbouille !

**JOSÉE (FILLE)** – Voilà.

**VOIX OFF** – Sautiez ! Mais sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – Une seconde ! J'arrive ! Et ensuite ?

**VOIX OFF** – Les flammes vont vous éteindre !

**JOSÉE (FILLE)** – Fichez-moi la paix deux minutes !

**JOSÉE (MÈRE)** – Quelle robe ?

**JOSÉE (FILLE)** – Non.

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Non.

**JOSÉE (MÈRE)** – Non ! Mais t'as rien ma pauvre fille !

*Une poutre tombe.*

**VOIX OFF** – Sautiez, par pitié !

**JOSÉE (FILLE)** – Non !

**JOSÉE (MÈRE)** – Il fait un peu chaud, t'as pas la clim' ?

**JOSÉE (FILLE)** – Elle a fondu.

**JOSÉE (MÈRE)** – En attendant on a pas de robe.

*Une poutre tombe.*

**VOIX OFF** – Sautiez !

**JOSÉE (FILLE)** – Ça commence à devenir dangereux.

**VOIX OFF** – On vous fera des gâteaux !

**JOSÉE (FILLE)** – Je crois que je vais–

Josée (fille) *s'apprête à sauter par la fenêtre.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Non !

Josée (mère) *tire Josée (fille) hors de l'encadrement de la fenêtre.*

**JOSÉE (FILLE)** – Mais/

**JOSÉE (MÈRE)** – Fais les attendre !

**JOSÉE (FILLE)** – Ah ! Oui ! A quoi les gâteaux ?

**VOIX OFF** – Elle demande à quoi les gâteaux.

**VOIX OFF** – Je sais pas moi.

**VOIX OFF** – Il sait pas !

**VOIX OFF** – Non, dit pas ça !

**JOSÉE (MÈRE)** – Regarde comme tu les as dans ta main crac !

**VOIX OFF** – Sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – A quoi les gâteaux ?

**VOIX OFF** – Aux pommes !

**JOSÉE (FILLE)** – Je les ai, j'y vais.

**JOSÉE (MÈRE)** – Non !

**JOSÉE (FILLE)** – Pourquoi ?

**VOIX OFF** – S'il vous plaît !

**JOSÉE (MÈRE)** – T'as pas d'robe, tu crois tu vas ressembler à toi sans robe ?

**JOSÉE (FILLE)** – Ah ! M'faut une robe !

**JOSÉE (MÈRE)** – Demande au net pour voir.

**JOSÉE (FILLE)** – Celle là ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Non.

**JOSÉE (FILLE)** – Celle-là ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Surtout pas.

**JOSÉE (FILLE)** – Et là ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Parfait !

**JOSÉE (FILLE)** – Commandé !

*On sonne.*

**JOSÉE (FILLE)** – Ah ! Ma robe !

**VOIX OFF** *juste avant de mourir* – Vos chaussures madame, argh...

**JOSÉE (MÈRE)** – Oh !

**JOSÉE (FILLE)** – Les belles chaussures !

**JOSÉE (MÈRE)** – Collants !

**JOSÉE (FILLE)** – J'ai.

**VOIX OFF** – Madame Josée !

**JOSÉE (MÈRE)** – Enfile ! C'est quoi ça ?

**JOSÉE (FILLE)** – Oh !

**JOSÉE (MÈRE)** – Non !

**JOSÉE (FILLE)** – Des...

**JOSÉE (FILLE) ET JOSÉE (MÈRE)** – Des poils !

**JOSÉE (MÈRE)** – Des poils.

**JOSÉE (FILLE)** – Mais d'où qu'y sortent ?

**JOSÉE (MÈRE)** – C'est pas normal.

**JOSÉE (FILLE)** – C'est pas censé être là.

**JOSÉE (MÈRE)** – J'appelle les urgences.

**VOIX OFF** – Sautez bon mieux !

**JOSÉE (FILLE)** – Y a plus d'téléphone .

**JOSÉE (MÈRE)** – Portable.

**JOSÉE (FILLE)** – Plus d'batterie, trop d'internet !

**JOSÉE (MÈRE)** – Ah !

**VOIX OFF** – Sautez !

**JOSÉE (FILLE)** – Je dois quoi faire monsieur l'plombier ?

**VOIX OFF** – Sautez dans l'filet !

**JOSÉE (FILLE)** – Non, pas pour ça, pour mes poils !

**JOSÉE (MÈRE)** – Mais apprête !

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Tu vas l'refroidir, idiote !

**JOSÉE (FILLE)** – Merde. J'ai rien dit !

**JOSÉE (MÈRE)** – Elle présentait, c'était de très mauvais goût !

**VOIX OFF** – Par pitié, soyez sympa, le capitaine à même fait le gâteau !

**JOSÉE (FILLE)** – Y en a plein qui poussent !

**JOSÉE (MÈRE)** – Tu vas devenir un singe !

**JOSÉE (FILLE)** – Oh mon mieux !

**JOSÉE (MÈRE)** – Horreur !

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi qu'on foire ?

*La tapisserie commence à prendre feu.*

**VOIX OFF** – Allez !

**JOSÉE (MÈRE)** – Oui, une seconde !

**JOSÉE (FILLE)** – De la cire !

*Josée (fille) va chercher la cire.*

**VOIX OFF** *humant le fumet du gâteau* – Qu'il sent bon ce gâteau.

**JOSÉE (MÈRE)** – Ah !

**JOSÉE (FILLE)** – Quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Elle a fondu !

**JOSÉE (FILLE)** – Non !

**JOSÉE (MÈRE)** – Perd du scotch !

**JOSÉE (FILLE)** – Du scotch ?

*Josée (fille) va chercher le scotch à l'autre bout de la pièce. Pour cela elle doit traverser le champ de ruines principalement constitué de poutres, de plafond effondré et de meubles renversés (le tout en feu ou sur le point de l'être). Josée (fille) traverse cet espace sur des talons hauts. Des poutres tombent, elle les évite. Le plancher s'effondre, elle esquivé l'effondrement. Il y a du feu, elle atteint le scotch. Écriture au plateau de ce lazzi.*



**JOSÉE (FILLE)** – Lequel ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Le gros !

**JOSÉE (FILLE)** – Ah !

**JOSÉE (MÈRE)** – Mets le.

*Josée (fille) se met une longue bande de scotch argenté sur le long de la jambe.*

**JOSÉE (FILLE)** – Prêt.

**JOSÉE (MÈRE)** – Tire.

*Josée (fille) tire d'un coup sec sur le scotch argenté collé à ses poils de jambe.*

**JOSÉE (FILLE)** – *(Cri de douleur.)*

**JOSÉE (MÈRE)** *alors que Josée (fille) se met une longue bande de scotch argenté à un autre endroit de sa jambe – Allez, courage, pense au plombier.*

**JOSÉE (FILLE)** – Un, deux *(Josée (fille) tire d'un coup sec sur le scotch argenté collé à ses poils de jambes. Cri de douleur d'une durée de quatre secondes.)*

**JOSÉE (MÈRE)** *alors que Josée (fille) se met une longue bande de scotch argenté sur son autre jambe – Encore un effort.*

**JOSÉE (FILLE)** – Un deux, *(Josée (fille) tire d'un coup sec sur le scotch argenté collé à ses poils de jambes. Cri de douleur d'une durée de quatre secondes.)*

**JOSÉE (MÈRE)** *alors que Josée (fille) se met une longue bande de scotch argenté à un autre endroit de sa jambes – C'est un passage obligé. Aller.*

**JOSÉE (FILLE)** – Un, deux, *(Josée (fille) tire d'un coup sec sur le scotch argenté collé à ses poils de jambes. Cri de douleur d'une durée de six secondes.)* A pu scotch, mais c'est fini.

**JOSÉE (MÈRE)** – Fini ?

**JOSÉE (FILLE)** – Oui.

**JOSÉE (MÈRE)** – Nonon.

**JOSÉE (FILLE)** – Comment quoi ?

**JOSÉE (MÈRE)** – Reste le maillot.

**JOSÉE (FILLE)** – Merde.

**JOSÉE (MÈRE)** – Comment qu'on fait ?

**JOSÉE (FILLE)** – L'eau !

**JOSÉE (MÈRE)** – Quoi ?

**JOSÉE (FILLE)** – L'eau bouillante !

**JOSÉE (MÈRE)** – Oui !

**JOSÉE (FILLE)** – Apporte l'eau bouillante !

*Josée (fille) fait bouillir de l'eau sur la tapisserie en flammes.*

**JOSÉE (MÈRE)** – La chaleur va les faire tomber !

*Josée (fille) enlève son bas de pyjama.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Attention, ne le salit pas !

**JOSÉE (FILLE)** – Je suis grande !

**VOIX OFF** – Sortez maintenant, tout va s'effondrer !

**JOSÉE (FILLE)** – Une seconde, ça boue pas !

*Josée (fille) tire sur sa culotte afin d'avoir accès à son pubis et verse y l'eau bouillante. Fumée. Bruit approprié.*

**JOSÉE (FILLE)** – *(cri de douleur d'une durée de huit secondes)* Aller, on saute.

**JOSÉE (MÈRE)** – Et ta robe ?

**JOSÉE (FILLE)** – Merde, la robe. Ou je l'ai mise la robe.

*Josée (fille) et Josée (mère) commencent à chercher la robe.*

**JOSÉE (FILLE)** – Béh, elle est où ?

**VOIX OFF** – Sortez ! Sortez !

**JOSÉE (MÈRE)** – Qu'on est des bêtes, on l'a pas reçue !

**JOSÉE (FILLE)** – Faut attendre le livreur.

*Une poutre tombe.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Oula, c'est pas passé loin.

**JOSÉE (FILLE)** – J'ai pas trop d'maquillage ?

*Josée (fille) ressemble à un clown de cirque.*

**JOSÉE (MÈRE)** – Non. Il en maque sur les pommettes, je vais t'chercher ça.

*Tout s'effondre sur Josée.*

## STATION 5 - JOSÉ RENCONTRE UN AMI

Pourtant, ce matin, je me suis levé. J'ai bu mon café, je me suis brûlé un peu. La peau est encore rouge, juste là, au creux du pouce. J'ai soufflé dessus, je l'ai passée sous l'eau froide.

*Ça sentait fort la poudre.*

Pourtant, je ne voulais pas porter de chemise. C'est en apercevant mon reflet dans le rétroviseur, quand j'ai aperçu le col dépasser de mon pull, que je m'en suis rendu compte. Un cadeau de ma femme pour mon anniversaire.

*Il faut remonter.*

Pourtant, j'ai pris ma voiture. J'ai mis le contact, le moteur était froid. Il a fallu plusieurs minutes. J'ai soufflé sur mes mains pour les réchauffer. La brûlure avait changé de couleur. Il m'a semblé qu'elle enflait légèrement. J'ai allumé une cigarette, ça m'a fait mal au crâne.

*Il faut aider. Il faut remonter et aider.*

Nos peaux sont les mêmes. Son bras contre le mien, je ne fais pas la différence. Nos grains de beautés. Nos poils. Des taches de sang sur la peau. Ma main me fait mal. Le bras en l'air immobile, je suis incapable de reconnaître ma propre odeur. La tête me tourne. Est-ce que j'ai été touché ? Est-ce que j'étais là, moi aussi ?

*Il faut remonter. Remonter et aider.*

Pourtant, j'ai failli griller le feu rouge. Quelques minutes ont suffi. Les embouteillages matinaux de la Bastille. Tourner plusieurs minutes. Je n'ai rien ressenti. Rien. Pas le moindre pressentiment.

*Il faut remonter.*

Pourtant, je l'ai déjà vu. Je l'ai croisé plusieurs fois dans le hall de l'immeuble. Il ne m'a pas inspiré confiance. Je n'aime pas ses cheveux. Je n'aime pas ses tatouages. Je n'aime pas son air d'homme occupé. Même inconscient, j'ai l'air de le déranger.

*Il faut aider.*

Je suis un bon ami. J'aime les gens. Je les aide. Quand quelqu'un me demande son chemin, quand je rencontre une nouvelle personne. Je suis une bonne personne. Je ne suis pas du genre à juger. Tout le monde fait des erreurs. Je me suis mal comporté, plusieurs fois. Je le regrette. Je n'ai pas toujours demandé pardon.

*Ça sentait fort la poudre.*

Pourtant, je me suis brûlé ce matin. Je n'ai pas pensé à me soigner. Ma femme m'a dit de mettre de la pommade. C'est peut-être grave. Je n'ai pas vérifié.

*Il y avait des traces dans le couloir.*

Pourtant, je l'avais bousculé. Un matin, un jour de bouclage. Il avait dit : « pardon. » Je connais le son de sa voix. Il voudra savoir si quelqu'un est venu le voir. Si quelqu'un a demandé après lui. Il faudra bientôt le porter. Je n'en serai pas capable. Il est trop gros, trop grand. Je ne suis pas là pour ça. Que font les autres ? Où sont les autres ? Personne n'est venu. Personne ne viendra. Et si j'étais touché ? Je ne m'en souviens pas, et pourtant. Il faut qu'on me soigne si j'ai été touché. Personne ne me regarde. Personne ne fait attention à moi. Je ne l'aime pas. Son air. Sa chemise. Je ne l'aime pas.

*Il y avait des traces dans le couloir. Le sang de mes amis. Ça sentait fort la poudre.*

Mon téléphone n'a pas sonné. Dans ma poche, contre ma cuisse. Je sens le béton. Je sens le jean frotter contre mon genou. Le lacet serrer trop fort mon pied. Son téléphone est éteint. A moins qu'il ne soit tombé. Je ne connais pas son nom.

Pourtant, je ne me souviens pas des anniversaires. Je peux dessiner de mémoire le costume de mon instituteur, imiter son écriture sur le tableau noir. Même mon anniversaire, il m'arrive de l'oublier.

Pourtant, j'ai fait des choses. Des choses bien. Des choses mal. J'ai fait des choses.

*Des traces dans le couloir. Ça sentait fort la poudre.*

Elle regarde les infos. Les images tourner en boucle. Mon téléphone ne sonne pas. Pourtant, je le sais depuis longtemps. Un petit soulagement qu'elle a dû aussitôt réprimer. On ne peut pas se réjouir. Elle ne voulait pas que ça se passe comme ça. Elle hésite. Elle ne peut pas. Mon téléphone ne sonne pas. Elle est seule. Elle ne fait rien.

*Le sang de mes amis.*

Je n'ai rien fait. Pourtant, il y avait du monde à mon anniversaire. J'ai soufflé sur ma main. La brûlure a changé de couleur. La peau commençait à se soigner elle-même. On se soigne. C'est possible. Je suis une bonne personne.

*Ça sentait fort la poudre.*

Je ne voulais pas mettre cette chemise. La sienne est vieille. Il lui manque des boutons. A moins qu'ils n'aient été arrachés. Tellement de taches qu'on ne distingue plus rien. Un an de vie sur le coton. Pourtant, elle avait juré. Elle avait dit : « la dernière collection. » C'était notre jeu. Elle a menti. Elle ne jouait plus. Elle n'appellera pas. Elle attendra de savoir. Comme le destin. J'ai honte. Il voudra savoir où sont ses boutons. Qu'est-ce qui est vraiment important ? Je me pose souvent la question. J'ai honte.

*Ça sentait fort. La poudre.*

Ils avaient annoncé de la neige. Où est la neige ? Il fait chaud comme un début de printemps. Que fout l'hiver ? Qu'est-ce qu'ils foutent avec leurs satellites et leurs hélicoptères ? Ils avaient annoncé de la neige. Beaucoup de neige. Rien. Pas un flocon. Pourtant, j'ai mis un pull. J'ai mis une chemise. Pourtant, je ne porte jamais de chemise.

Pourtant, j'étais heureux quand elle me l'a offert. Pourtant, elle a ri. Pourtant, elle m'a embrassé. Pourtant, nous avons fait l'amour. Pourtant, j'ai pensé à elle. Pourtant, je pourrais avoir oublié. Le choc. La précipitation. Il y a peut-être une tache dans mon dos qui se répand. Du rouge qui se répand. Personne n'a vérifié. Mon téléphone ne sonne pas. Personne n'est venu. Personne ne m'a examiné. Personne n'a rien demandé. Pourtant, ses boutons doivent bien être quelque part. Pourtant, je ne connais pas son nom. J'ai entendu sa voix. Pourtant, j'ai failli griller le feu rouge. Ils passaient ma chanson préférée à la radio. Pourtant, je me suis levé. Pourtant, le jean contre ma peau. Pourtant, j'ai soufflé sur ma main. Pourtant, il y avait du monde à mon anniversaire. Pourtant, je travaille ici. Pourtant, j'étais là. Pourtant, je suis là. Je suis là et il n'y a personne. Je ne l'aime pas. Pourtant, je suis une bonne personne. Elle ne m'aime plus. Pourtant, j'ai fait des choses. J'ai compris des choses. J'ai appris des choses. Pourtant, je me pose souvent la question. Je me pose souvent la question. Souvent. Parce que je suis une bonne personne. Je suis une bonne personne.

*Ça sentait fort la poudre.*

Je me suis brûlé ce matin. Pourtant, je ne sens rien. Le corps n'a besoin de personne pour se soigner.

*Il faut remonter. Le sang de mes amis.*

Les infos à la télévision. Les images tournent en boucle. Ses yeux. Elle ne fait rien.

*Ça sentait fort la poudre.*

Je ne le connais pas. Je ne lui ai jamais parlé. Une fois, je l'avais bousculé. C'est un sale type. Je l'ai vu tout de suite. Je l'ai toujours pensé. Je suis seul avec lui. Ses cheveux d'homme occupé. Ses tatouages. Sa chemise sale aux boutons arrachés. Je suis peut-être touché. J'ai la même chemise.

## STATION 6 - VEILLE DE TRAQUE (lorsque nous nous sommes mis à chasser)

*(Aux frères Pois-Chiche. Aux flatulences de l'Histoire*

*Règle du jeu:*

*Une barre oblique «/» indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent.*

*Des points de suspension entre parenthèses «(...)» symbolisent une ellipse temporelle*

*Ça pourrait être Ulysse, ça pourrait être Pénélope)*

### **1ère partie.**

1.

*Dans un HLM*

*Elle, Lui*

-C'est bien

-Ils m'ont

-T'as l'air / Bien

-Parce que je suis un mec bien un mec en

-C'est pas le bon jour pourtant

-Alors bonsoir

-T'es bête

-Plus tôt ils m'ont laissé

-La tarte n'est pas prête je ne t'attendais pas de si- seulement tu avais prévenu. Propre

-Y'avait pas le téléphone

-C'est bien

-Pis venu en stop alors l'heure

-propre c'est déjà ça

-Et puis perdu ton numéro j'avais laissé mes affaires à l'entrée ton numéro dans la poche droite du pantalon on se dépouille pour entre en cellule mais le pantalon trop petit rentre pas dedans les bouts de cuisse qui dépassent

-Sur toi c'est propre à l'intérieur ça je sais pas

-ils ont ri les mecs tu sais

-Tu aurais pu / rester

-*Tu peux y aller*

-Tu n'étais pas obligé de

-*Tu peux y aller faut sortir hein pour revenir*

-Revenir: exactement tu n'étais pas obligé

-Avec leur bide tout repu là

-C'est bien

-Parce que je suis un mec bien un mec en *(Un temps.)* J'ai fait des conneries. Je vais me ressaisir. Pardonne-moi

-Regarde moi. Poussée par l'amour à faire de l'attente une vie. Toi. T'attendre toi. Quatre années. Poussé par la pauvreté à faire de l'exil une vie. J'ai gardé notre portrait tu as vu si quelqu'un venait me dire « mais de tout ça rien n'était vrai. Tout ça n'était qu'un mensonge », il y avait ça quand même

-Toi aussi tu as l'air bien

-On se maintient

-Je reviens

-Pour combien de temps

-Tu ne veux pas mes lèvres il y a quelqu'un c'est ça

-Toi

-Moi

-Misérable petit

-Tu peux dire « ma terre »

-Ma terre tu dis ta terre t'as lu ça où. Un trou

-Je peux me-

-Tu veux / quelque chose

-M'asseoir

-Y doit faire froid

-Raide mort dehors

-Du café

-Merci

-J'ai grossi

-T'as pris de l'âge

-Un kilo par saison qu'on dit

-Tu as vu qu'ils parlent de nouvelles barres d'immeuble juste en face tu as dit quelque chose (*Un temps.*) Pour la vue pour toi ça doit être chagrinant non tu as eu du chagrin. Ya la même vue là-vas. Les mêmes perspectives de bétons. moi je n'accepterais pas. Tu souris. Ils vont te foutre un truc et encore un le paysage niqué l'horizon bétonné (*Un temps.*) Merci

-Tu n'acceptes jamais rien de toute façon

-Je peux rester un peu ici le temps que

2.

-Je t'attends

-Je suis pas prête

-On va être en

-tu t'es vu tu

-ton noeud tu pourrais. Un vrai gosse

-tu changes pas

-Un joli noeud de cravate faut faire



-Pis la corde au cou faut  
-Pour être présentable  
-il me connaît  
-Cinq ans quand même pis deux mois que t'es  
-Comme si ça changeait quelque chose  
-Avec ton noeud un homme politique mon  
-Et le père un déserteur. Cinq ans ou plus qu'est-ce que ça peut bien changer  
-C'est sa femme. Elle te dit que ça lui ferait plaisir. Depuis le temps que vous avez couper les  
-Je vais t'attendre en bas fumer une clope  
-Le rouge à lèvres tu aimes il faut bien que  
-En retard pour mon retour  
-Et les cheveux regarde mes cheveux  
-Qu'est ce qu'il dira  
-des paillassons qu'on dirait s'essuyer dedans il va  
-mon père regarde pas les autres femmes  
-mais celle de son fils

-Tu paniques  
-Je reviens  
-Cette tête. Tu as oublié une petite tâche de confiture là sur ton menton  
-J'ai oublié de me regarder

-J'oublie les miroirs les reflets mon image c'est bête  
-T'es beau pourtant oublie pas de demander  
-hum  
-Ton père  
-Pour les comme moi. M'attendre à quoi au juste. A rien

3.

-Merci d'être revenue  
-T'es chez moi  
-Je sais  
-T'es pas culotté de dire Merci tu t'installes  
-Je reviens  
-Tu t'imposes  
-L'homme rentre  
-Et la femme ouvre la porte et te pardonne  
-La seule  
-Il en fallait bien une / c'est quoi ça  
-ouvre

-t'es pas  
-chut  
-t'avais dit j'arrête  
-Surprise la femme est-

-C'est quoi  
-Surprise c'est un cadeau c'est le merci  
-Tu ne peux pas t'empêcher  
-Tadam avec une petite télécommande pour appuyer dessus regarde tu peux changer les chaînes même de dos même sans regarder  
-ça me plait pas  
-je m'en doutais parce que  
-Ça vient d'où  
-c'est chinois c'est parce que c'est chinois / que ça ne te plait pas  
- C'est tombé du camion  
-Je crois que depuis la Chine ils prennent l'avion mais tombé de l'avion je crois pas à moins que  
-combien de fois il faudra donc qu'ils  
-A moins que l'avion soit un peu en vol stationnaire et puis qu'il largue le colis comme ça comme ils font dans les pays en Afrique les avions de l'ONU avec le riz  
-Arrête de me raconter des bobards là  
-Si le riz arrive intact pourquoi pas une télé y-a le câble en Afrique  
-C'est depuis que tu as trouvé du travail que tu es drôle comme ça  
-je ne crois pas tu sais qu'il y ait le câble en Afrique tout comme le moindre boulot ici  
-Alors d'où  
-Sortir d'une prison pour une autre  
-D'où  
-D'ici / Du mur au mur  
-C'est pas rentré tout seul

-Ton père ne t'a pas-  
-Mon père. Parqué comme une bête  
-Toi vautré comme un chien  
-Votre morale  
-moi ce que je veux c'est exister  
-tu survivis ici tu

-Allume  
-s'il te plait  
-Allume là tu verras j'ai vu l'ancienne cassée c'est pour toi s'il te plait  
-Si ça peut te faire plaisir  
-ça c'est la quatrième chaîne tu vois t'as juste à pencher un peu la tête si c'est crypter pour voir les films les

-ça fait quatre mois que t'es rentré je te préviens si tu  
-Mens  
-Si tu mens tu pars  
-Si je pars je sombre  
-Si tu sombres je souffle  
-Si tu souffles j'expire

4.

-Pas bougé hein  
-Occupé  
-Pardon  
-Chut  
-Tu plaisante  
-Au téléphone  
-Des rendez-vous  
-Du travail  
-Sans entretien  
-Y'a rien t'ai dit  
-T'es pas possible tu vas me  
-ça répond pas  
-Tu traînes là tes caïds  
-La famille  
-L'argent facile le sourire dur les mains sales  
-mieux qu'écorchées comme les tiennes pour que dalle

-Quoi ?  
-Baisse tes yeux  
-Attendre là le Rsa tranquillement  
-Tu pourrais sortir. Le monde  
-Le monde sonne occupé  
-tu recommences là au téléphone alors ton monde sonne bien vivant tu devais raccrocher-  
-Quatre années à tourner autour d'un même / périmètre  
-Me parle pas de tes périples intramuros mon vieux  
-Subir tu aimerais qu'on  
-Réfléchisse  
-La solidarité des miens j'y pense  
-Tu leur appartiens plus que l'inverse des frangins qui t'offrent des écrans-plasmas  
-tu n'as toujours pas  
-on aime pas avec des cailloux

-Pardonne-moi  
-je ne sais faire que ça. Ça fait six mois que tu es là tu forcément qu'ils reviennent  
-les sentiments  
-les agacements. J'aimerais juste que tu t'en sortes

5.

-Tu vois j'y étais tu vois j'ai sonné aux portes j'ai dit bonjour:  
Monsieur, c'est pour du travail  
*On cherche personne*  
J'ai pas dit pourquoi  
*Ça ne nous intéresse pas*  
Non mais attendez  
*Vous ne savez pas lire « FERMÉ AUJOURD'HUI »*

J'ait dit: justement je suis là pour ouvrir les jours où vous fermez  
*ça ne nous intéresse pas*  
Alors j'ai dit je suis là pour fermer les jours où vous ouvrez  
*Au revoir Monsieur*  
Et plusieurs comme ça j'ai fait  
*Avec votre passé ça va pas être possible*  
J'ai dit mon passé quoi mon passé un passé qui ne passe pas vous connaissez l'oubli  
vous  
*Mais comment voulez vous Monsieur nous connaissons les preuves*  
-Tu devrais te mettre assis  
-Attendre là mon Rsa tranquillement parce que votre nation  
-Votre. La tienne aussi  
-Je ne crois pas. J'ai tenté tu diras pas / l'inverse  
-Tu devrais m'écouter  
-Ce que j'ai fait et le résultat toi  
-Lui  
-Quoi  
-Lui  
-Qu'est ce que tu racontes  
-Assieds-toi  
-Y'a quelqu'un d'autre  
-Gros malin va  
-Depuis quand  
-Le médecin dit six semaines

## ***2ème partie.***

1.

*Dans un HLM*  
*Lui , Elle*

-Tu dois repartir  
-Pas longtemps  
-ça ne t'a pas suffi la prison il faut que tu  
-C'est un voyage un stage de formation à l'étranger  
-je sais  
-Tu n'es pas heureuse pour moi  
-Si  
-toi qui voulais que je trouve du travail  
-Tu auras besoin de quoi  
-Ça va pas durer longtemps  
-Un sandwich je mets un peu de cornichons dedans  
-Ma petite femme  
-Mon bonhomme  
-Tu rentreras du travail et je serai là  
-Quand

-Bientôt  
-Ils font des stages comme ça à l'étranger  
-Ils bafouent les lois du travail  
-Quand y'en a pas vraiment  
-C'est malhonnête  
-c'est moins cher  
-Je préfère me savoir pauvre plus que malhonnête  
-Tu préfères te savoir honnête plus que riche mais l'honnêteté n'achète pas tout la richesse ça tu peux t'en acheter après des kilomètres d'honnêteté  
-M'embrouilles pas tu vas laisser ta femme là juste ton image en elle comment je vais faire  
-Tu connais l'attente  
-Je peux apprendre l'oubli  
-Je t'aime

-Au fait ils ont appelé  
-Qui  
-une voix  
-Quelle voix  
-Ils étaient peut-être plusieurs  
-Ça disait  
-Ils ont dit qu'ils avaient tes billets que tout était bon  
-A l'agence  
-A l'agence oui voilà une agence / quoi d'autre  
-Je t'aime tu sais et le ventre aussi  
-A tout à l'heure alors

2.

-Tu vois je t'avais dit je serai de retour  
-Tu avais dit deux mois  
-le ventre  
-c'est cinq  
-Long  
-Un stage longue durée tu aurais pu donner des nouvelles  
-Où nous étions il n'y avait pas véritablement le temps  
-beau alors  
-Long trop loin  
-tu as pris des couleurs tu as maigri  
-ils disent une taille par saison  
-Tu as appris des choses  
-A se couvrir la tête  
-Le soleil ici tu sais  
-Dehors c'est pareil  
-Tu as vu  
-Te couvrir le ventre aussi  
-Tu l'entends

-Quoi  
-Je n'ai pas besoin de l'entendre je sais ce que c'est l'enfance  
-Et tu as appris de tes mains aussi  
-Me battre pour ma place ça  
-Tu n'as pas voulu me dire où c'était exactement  
-Ça n'a pas d'importance  
-Tu es mystérieux  
-J'ai mes histoires  
-Alors maintenant tu vas pouvoir  
-Chut  
-je disais juste que  
-Ne parle pas plus  
-je m'en voudrais si j'avais cru en toi  
-ne crois pas en l'homme  
-en nous

-Tu es muet  
-Chut

-Dieu est grand et connaît tes blessures  
-je ne savais pas que tu citais maintenant

3.

-Les frères vont passer il faut juste que tu nous laisses  
-Tu étais où  
-Je reviens  
-Tu t'es battu encore  
-Je n'accepte pas tes critiques  
-Tu as durci  
-Encore une. Sors  
-Tu n'as rien à me dire

-Tu es chez moi  
-Je n'aimerais pas te forcer  
-Sors d'ici  
-C'est chez lui  
-Je suis encore chez moi  
-Dieu est chez lui partout  
-Tu disais « vivre »  
-Tu aimais « subir ». Ils nous narguent tu sais. Ici. Avec leur building. le tour d'acier. Ils crèvent le ciel  
-C'est quoi toutes ces choses que tu te mets à dire là  
-Le frère a raison  
-Ta famille  
-Nouvelle. Tu peux pas comprendre  
-C'est ce que t'as appris durant ton stage

-J'ai appris à vivre  
-Tu as appris la colère  
-Je l'ai sorti de mon ventre  
-Tu entends ce que dit ton père son ventre  
-On ne parle pas à son ventre  
-Par contre en faire sortir quelque chose ça  
-Je t'avais prévenu

-Ton père veut vivre vivre il dit vivre  
-Vivre pour Dieu  
-Vivre contre la vie elle-même  
-Les infidèles seront châtiés  
-Parce que la vie t'est infidèle  
-Arrête  
-Sinon

-Sinon  
-Ne me demande pas de. Laisse-moi  
-Toi qui n'y croyait pas te voilà à jurer pour lui  
-Dieu vengera les siens  
-A qui appartient-il vraiment

4

-tu m'ouvres  
-qu'est-ce tu veux  
-ouvre moi

-Un bunker  
-On sait jamais qui peut  
-C'est nouveau ça  
-C'est au frère  
-Tout l'armadas du parfait tireur  
-Faut bien répondre à la mesure de l'offense  
-on dirait les mêmes que quand gamin tu jouais dans  
-touche pas c'est chargé  
-t'as l'air beau comme ça avec ton  
-Tu voulais quoi  
-ils vont  
-qu'est ce que tu montres avec ton doigt là  
-ils vont venir  
-c'est pas l'heure  
-je les ai prévenu  
-De quoi

-Qu'est-ce que t'as fait

-Je voulais te dire au revoir

-Tu ne m'embrasses pas tes lèvres il y a quelqu'un c'est ça (*Un temps*.) Tu peux dire ton Dieu

-Je vais devoir-

-Tu peux dire ton devoir

-Tu vas mourir pour des idées (*Un temps*.) Tu te rends compte. Mourir pour des idées. Et fausses. Ta tête lobotomisée. J'aimerais mourir pour te protéger d'elles. J'aimerais te protéger de toi

-Tu peux y aller alors

-tu vas vraiment rester là

-Je voulais que tu le regardes dans les yeux (*Un temps*.) ton père

-il dira la lumière de son père

-il pleurera ton visage

-martyr

-bourreau que je pardonne. Une dernière fois tes lèvres

-Tu me parles du monde des Hommes. Je te parle de celui de Dieu. Les hommes sont nombreux et trop petits pour leur époque. Dieu est grand

### ***3ème partie.***

*Dans un HLM.*

*Elle, et.*

-Chut. N'écoute pas les bruits du monde. Cache tes oreilles mon fils. Tu ne saurais entendre. Ce n'est qu'une colère. Elle passera. Je connais l'innocence de ces yeux tu sais. Ton père. La colère s'y est trompée d'endroit. Son visage, toi, voilà ce qu'il reste maintenant de lui. Ce n'est pas pour autant que tu seras. Destiné comme. Chut. Tout doux mon petit. Tout doux. Il faut dormir à présent. Dormir. Rien n'éloigne mieux les mauvais cauchemars que les rêves d'enfants

*Noir. Et surtout pas de lumière*



## STATION 7 - ECHOUÉ

*(Mellila. 2014. À la frontière qui sépare le Maroc de l'enclave espagnole, un clandestin est suspendu à un mur barbelé de 6 mètres de hauteur. Pantalon rouge et chaussettes trouées. Il résiste à l'épuisement depuis maintenant près de 3 heures. Postés en bas, les agents de la Guardia civile espagnole font pression pour le faire céder. Il y a la parole verticale, d'avant la chute, qui se retient (José I) et la parole horizontale, d'après la chute, qui se répand (José II). Une parole fendue en deux, brouillée par le retour du refoulé (les voix du pays, des frères et de l'enfance) et parasitée par l'écho lointain de la terre d'accueil (les voix qui grouillent et qui grondent).)*

*Distribution :*

**JOSÉ I** – comédien 1

**JOSÉ II** – comédien 2

**LE CHŒUR DES FRÈRES** – comédiens 3 et 4

**MARIAM** – comédienne 1

**LA GUARDIA** – comédienne 1

**LES #** – comédienne 1, comédiens 3 et 4

### **LE CHŒUR DES FRÈRES –**

- L'Afrique, tu l'aimes ou tu la quittes.
- L'Europe, tu l'oublies ou tu la baisses.
- D'un continent à l'autre, la règle varie, question de température.
- Question de tempérament.
- Ce qui compte, c'est le projet.
- Ça se passe d'abord dans l'estomac. Pour se jeter contre les barbelés, faut avoir les crocs. La dalle. La rage.
- Ça se passe d'abord dans la tête. Pour se jeter contre les barbelés, il faut y croire. Prier. Avoir la foi.
- Pour se jeter contre les barbelés, il faut déjà bander depuis tout petit pour l'au-delà.
- Quand t'es pas bien né, t'as pas le choix. Faut botter le cul du destin.
- S'arracher.
- Sinon, tu restes en marge des belles prophéties.
- S'arracher.
- Sinon, tu restes à la porte de l'Histoire.
- L'Europe, il faut la prendre de force.
- Pas le temps de conclure autrement les noces.
- Pas de robe blanche ni de nœud pap'.
- On oublie la cérémonie, on enjambe le protocole.
- Faut aller droit au but.
- Faut aller à l'assaut.
- Battre le sort "à chaud".
- Bien cibler l'endroit de la frappe.
- Repérer sur plusieurs kilomètres le point vulnérable.
- Ici ou là.

- Attendre.
- Là.
- Attendre le bon moment.
- Maintenant.
- Et FRAPPER.

*Sur une centaine de migrants, une vingtaine parvient à escalader le mur. Parmi eux, certains se font immédiatement arrêtés par les forces de police de la Guardia, d'autres tentent de s'échapper mais se font vite rattraper, plaquer au sol et violemment rouer de coups. Un seul reste accroché au grillage, à quelques mètres du sol, entre ciel et terre.*

**JOSÉ II** – Tu n'as pas vu la nuit tomber. Tu as attendu l'heure de la frappe. Tu as passé des mois dans la forêt à attendre ce moment-là. Maintenant tu y es. Un horizon nouveau à portée de main. Un horizon fragile que tu serres entre tes doigts. Tu es mal né. C'est pour ça que tu es là. À l'endroit où ça craint. À l'endroit où ça croît. Tu es là parce que tu espères naître une deuxième fois.

**LE CHŒUR DES FRÈRES** – Arraché des côtes de l'enfance, le dernier cri de la mère.

**MARIAM** – Adama ! Qu'est-ce que tu fais encore là-haut ? Adama. Descends de là ! Tout de suite.

**LE CHŒUR DES FRÈRES** – Expulsé du petit thorax, dans les couches du soleil rouge, le premier cri du fils.

**JOSÉ I**, à *la Guardia* – Je m'appelle José Adam.

**LE CHŒUR DES FRÈRES** – Jetée dans le péril de l'exil, c'est en terre clandestine que la vie prend racine.

**JOSÉ I**, à *la Guardia* – Je m'appelle José Adam. Je viens de Côte d'Ivoire. J'ai traversé les plaines du Niger, le désert de Libye, j'ai longé les côtes algérienne et marocaine pour venir jusqu'ici. Je cherche une terre d'asile.

**JOSÉ II** – Tu t'appelles José Adam. Le fils de la terre. Porté puis recraché par elle, tu cherches à rejoindre l'autre rive. C'est pour ça que tu es là. Pour changer de peau, retourner la terre et y voir le visage de l'homme nouveau. Tu n'as pas le choix. Tu es condamné à être libre. Libre de naître une deuxième fois. Libre de nier le donné. Libre de forcer les possibles. Une deuxième chance, c'est tout ce que tu demandes.

**MARIAM** – Adama, la nuit tombe, le vent se lève. Je t'en prie, rentre à la maison.

**JOSÉ II** – Adama. C'est comme ça que ta mère t'appelle quand tu es petit. Si petit que tu peux te nicher dans les grands arbres et y disparaître pendant des jours et des nuits. Là-haut, tu es le roi de la forêt. Hors d'atteinte, hors-sol, hors-la-loi. Le temps s'éternise dans l'infini de la durée. À chaque instant, c'est le monde entier qui t'appartient

**LE CHŒUR DES FRÈRES** –

- Dans la forêt, on ne parle que de ça.
- De la barrière et de ce qu'il y a derrière.
- On se fabrique des images à partir de ce qu'on voit à la télé.
- On stocke la matière grasse de l'idéal occidental.
- On fantasme toujours plus sur la belle Europe.
- On se projette.
- C'est peut-être pas très lucide, mais on s'en fout.
- La lucidité ça fait bander mou.
- L'au-delà. Ça. Ça nous excite.
- C'est la promesse d'un monde meilleur.
- Tout le monde a droit au bonheur, pas vrai ?

**JOSÉ II** – La forêt est le premier couloir de la mort que tu dois franchir. Chacun doit sauver sa peau. Tu as faim d'Occident, comme eux. Alors tu marches sur la tête de tes frères. Tu enjambes la fosse commune des pertes. La fosse est profonde. Tu dois prendre ton élan, t'appuyer sur ceux qui sont au fond, comme sur une échelle, et courir aussi vite que tu peux, pour sortir de la zone rouge. Dans cette course d'obstacles, le plus difficile, ce ne sont pas les pièges ni les trous, ni les palissades. Ce sont les autres. Tu écrases ou tu crèves. Alors tu n'abandonneras pas maintenant. Tu as fait le plus dur. Tu es prêt à tout. À tout donner pour passer. Tu leur donnes. Tu leur donnes ton nom, en toutes lettres. Tu leur cries.

**JOSÉ I**, à *la Guardia* – Je m'appelle José Adam. Je viens de Côte d'Ivoire.

**LE CHOEUR DES FRÈRES** – C'est par la parole que l'enfant fait ses premiers pas.

**JOSÉ II** – Comme si ce nom faisait désormais partie de l'Histoire, il te semble l'entendre pour la première fois. Il te semble étranger. Tu fais l'épreuve de l'étranger que tu es pour les autres, que tu es pour eux.

**LA GUARDIA** – Si tu descends calmement, on te fera pas de mal. On t'emmènera au centre d'hébergement pour la nuit. Le vent se lève. Tu ferais mieux d'abandonner. Tu pourras pas tenir bien longtemps.

**LE CHOEUR DES FRÈRES** – Ne l'écoute pas Adama. Il ment.

**JOSÉ II** – La loi est suspendue, comme toi, à ces fils barbelés. Ils ne peuvent pas te faire descendre de force. C'est le bras de fer qui commence.

**JOSÉ I** – J'appelle l'Union Européenne. Ça fait deux ans que j'ai quitté mon pays et bientôt trois mois que je dors dans la forêt avec les autres réfugiés. Nous sommes des êtres humains. Nous avons le droit à l'égalité. Nous avons le droit de vivre comme tous les Européens. J'en ai marre de cet enfer.

**#STOPLIMMIGRATION** – Si je veux aller en Côte d'Ivoire sans visa, la police m'arrête. Si je veux entrer en Algérie sans visa, la police m'empêche d'entrer. Et j'ai le droit au bonheur, et j'ai un portable. C'est la même chose. Je veux être heureux et pour être heureux je travaille dur, je paie beaucoup d'impôts. Et si je veux aller aux États-Unis en vacances – "droit au bonheur" - je dois obtenir un visa, et payer mon avion, et mon hôtel. Sinon, je ne vais pas aux États-Unis.

**JOSÉ II** – C'est la deuxième fois que tu tentes de passer. Cette fois : tu restes. Tu as vu les autres se faire matraquer, caillasser, rouer de coups jusqu'au sang. Tu connais l'accueil et le sort qu'on réserve à ceux qui ont fouillé sous les jupes de l'Europe sans demander l'autorisation.

**#STOPLIMMIGRATION** – Il est de nationalité ivoirienne, pourquoi veut-il venir illégalement en Europe ? Non merci, l'Europe est en crise, plus assez de logements, plus assez d'emplois, plus d'argent pour donner aux clandestins. Le droit au bonheur, il n'a qu'à le faire valoir dans son pays.

**JOSÉ II** – Tu n'as pas l'intention de fléchir. Tu as misé tout ce que tu es et tout ce que tu as de l'autre côté. Tu ne peux pas te permettre d'échouer. Pas maintenant. Pas ici. D'autres comptent sur toi. Ceux qui sont restés au pays. Ceux qui attendent la prochaine brèche, le prochain éclair, la prochaine frappe. Tu n'as pas tout quitté pour rien. Tu n'as pas tout quitté pour en rester là. Tu dois te surpasser, n'être plus seulement toi-même, mais au-delà.

**#NOSENFANTS D'ABORD** – Désolée mais je ne veux pas sacrifier l'avenir de mes enfants à l'hypothétique avenir de milliers d'étrangers qui ne sont pas bien chez eux. C'est tout de même d'abord leur problème. Je suis tout à fait d'accord avec le post précédent : pourquoi devrions nous tout offrir quand les autres ne le font pas ?

**JOSÉ II** – Ton corps est tendu comme un arc. Tes pieds se resserrent autour du barbelé. Tu te fais grillage. Tu te fais mur. Tu te fais rideau de fer. Inflexible. Tu épouses l'adversité. Chaque partie de ton corps est mobilisée par ton instinct de survie. Chaque partie de ton corps est un foyer de résistance. Tu te contractes. Ta pensée éclate au dehors. Tu ne comprends pas cette humiliation qu'on te fait subir. Tu te dis qu'il doit bien y avoir une issue quelque part. Une issue autre que l'échec. Une issue autre que la mort. D'autres lignes de fuite. D'autres possibles à saisir. Tu te dis que, peut-être, dans une autre vie que celle-ci, tu aurais pu être lui, eux, elle. Te tenir en bas de cette même clôture, dans la foule des oppresseurs qui te pointe du doigt et regarde la bête clandestine se donner en spectacle.

**#SOLIDARITÉ AUX CLANDESTINS** – C'est le monde à l'envers : les touristes des pays riches ont tous les droits, absolument, et les habitants des continents pillés par nous, contraints à la migration, aucun. Honte à nous.

**JOSÉ II** – Tes mains et tes pieds cherchent leurs appuis. Ce sont tes seules prises sur l'Histoire, il ne faut rien lâcher, même si la situation semble déjà jouée. Tu es pris en tenaille entre les forces marocaines d'un côté et la police espagnole de l'autre. Tu es dans l'entre-deux. Le temps s'étire. Tes forces déclinent. La nuit s'use avec elles. Il faut retarder la chute. Repousser la fatigue. Redoubler de nerf. Tu t'accroches à cette clôture comme, enfant, à l'écorce de l'arbre.

**MARIAM** – Adama, descends. Je t'en prie. Rentre à la maison.

**#STOPLIMMIGRATION** – Non. Pas honte à nous ! Honte aux gouvernements corrompus et impuissants qui mettent leur population dans une situation désespérée. Certes, nous aidons parfois ces gouvernements mais nous ne sommes pas les seuls ! Alors que ces populations se prennent un peu en main et n'élisent pas des incapables ! Je sais que c'est facile à dire mais nous nous avons fait 1789 ! Ok ?

**JOSÉ II** – Cela fait plusieurs jours que tu n'as pas bu ni mangé. Le vertige te prend. Puis la nausée. Ton regard chavire le premier.

**LE CHŒUR DES FRÈRES –**

Les barbelés quand ils veulent te déchirer, ils te déchirent.  
Quand tu te jettes dans l'arène, il faut savoir ce qui t'attend.  
Se préparer à passer la barrière, c'est s'entraîner à mourir.

**#SENBATTRELACOULPE** – Honte à vous si vous voulez, mais sans moi. Je ne me sens nullement responsable de la corruption qui règne dans les pays africains et au Maghreb. Mais si cela vous chante, personne ne vous empêche de vous flageller.

**MARIAM** – Adama.

*José l lâche la clôture barbelée et tombe au sol.*

**LE CHŒUR DES FRÈRES –**

- Aux portes de l'Europe.
- Dans la fosse commune des pertes.
- Les belles prophéties qui n'ont jamais eu lieu s'entassent.
- Par centaines, par milliers.
- Dans les décombres, les frères cherchent leurs frères.
- Les mères cherchent leurs fils.
- Pas de cérémonie pour les sans-nom, les sans-visage, les sans-patrie.
- Leur nuit est tombée dans les tranchées de l'oubli.
- Et si seulement l'eau et non le sang coulait dans nos veines.
- L'étoffe de nos drames sècherait comme un linge au soleil.
- Attendre. Ici ou là.
- L'histoire resterait immaculée.
- Là.
- Il n'y aurait nulle trace et nulle mémoire des événements.
- Attendre le bon moment.
- Nos mains resteraient propres.
- Maintenant.
- Et le monde entier serait blanchi sous le soleil pâle de l'Aurore.
- Et FRAPPER.

## STATION 8 - INCONSOLÉE

Tu ne rentreras pas. Tu as cet air. Faussement attentif. Tu fais trop d'effort pour m'écouter. Tu as du mal à me regarder. Tes yeux courent partout. Tu vas m'embrasser plus tendrement que d'habitude, et puis tu vas caresser mes cheveux. Tu pars. Tu n'es déjà plus là.

Serre-moi. Serre-moi plus fort. Je n'ai besoin de rien. Que cette minute dure toujours, qu'elle m'emporte, là, tout de suite. Serre-moi. Il n'y a plus rien, rien que toi et moi dans cette minute. Moi contre toi et toi qui m'empêche de respirer. Je ne veux plus respirer. Contracte. Serre. Serre-moi.

J'ai ma vie, ce n'est pas la question. Elle est d'ailleurs plus solide que la tienne, ma vie. Je sais où je vais, moi. Je sais ce que je veux. Tu veux partir ? Pourquoi ? Pour faire quoi ? Qu'est-ce que tu espères trouver là-bas ? Ce n'est pas juste. Tu joues les aventuriers. Les hommes libres. Tu es un enfant. Même quand tu me quittes, tu m'obliges à m'occuper de toi.

Ici, là, comme ça, je n'ai peur de rien. Tu es là et il ne peut rien nous arriver.

Avec toi, je parle aux murs. Tout ce que je dis me revient dans la gueule. Je ne suis pas comme ça. Tu es en train de me rendre folle. Cette frustration, cette colère, ce ne sont pas les miennes. C'est toi qui me les refiles. Garde tes merdes, j'en veux pas.

Mon amour, ma joie, ma douceur, fais ce que tu veux de moi. Je ne veux plus jamais avoir à penser à moi. Je veux être avec toi, partout où tu vas, dans tout ce que tu fais. Te regarder vivre, te surprendre, me suffira pour une vie entière. Rien ne comptera plus pour moi. Je n'aurai plus de projets, plus d'angoisses, plus d'idées, je cesserai tout à fait de penser. Tu seras mon paysage, toujours changeant, toujours. J'aime la vie en toi. J'aime le monde. Je n'ai besoin de rien d'autre. T'aimer, voilà ce que signifie *vivre*.

Je me suis faite toute petite pour ne pas te déranger. Une clé dans ta poche. Une clé minuscule. J'ouvre les portes que tu n'arrives pas à franchir, je les ouvre pour toi, mais ça, ça n'a pas d'importance. Ce qui est important, c'est que je reste minuscule et surtout que je reste où je suis. Tu aimes être regardé. Je suis là. Je suis là et ça te suffit.

Regarde-moi. Laisse-moi voir tes yeux. Laisse-moi caresser tes cheveux.

J'ai peur. J'ai peur tout le temps. Quand tu ne finis pas une phrase. Quand tu allumes une cigarette. Quand tu te racles la gorge. Tu es une bombe à

retardement. Je ne bouge pas. Un flingue sur la tempe et ta queue dans la bouche.

Poser ma joue dans le creux de ton cou. Je pourrais rester là des heures. Je pourrais mourir ici.

C'est ce que tu veux ? Encore ? Dans ma bouche ? C'est ma punition. Ta façon de m'oublier. Tu ne me supportes plus.

Il y a forcément quelque chose à faire. On va trouver quelque chose à faire. Quelque chose qu'on voudra faire ensemble. Qu'on ne pourra pas faire l'un sans l'autre. Quelque chose que personne d'autre que nous ne pourra faire et qu'on sera les seuls à vouloir. Cette chose nous définira complètement, ensemble et séparément. Elle nous liera et nous rendra libres tous les deux. Il nous faut une idée, c'est tout. Une idée, ce n'est rien. C'est à la portée de tout le monde. Ne pars pas. Pas tout de suite. Tu n'es pas obligé de partir. Tu veux mourir pour quoi ? L'amour, c'est une belle raison de vivre.

Ta peau est plus douce que jamais. J'ai envie de pleurer.

La première fois que je t'ai vu, j'ai senti mon corps t'appeler. J'avais fait mon chemin, j'étais arrivée au bout. Je rentrais à la maison après une longue fugue. J'arrêtais ma crise. Je grandissais. Je n'irai plus nulle part, quand bien même tu voudrais me jeter dehors.

C'est ton cadeau d'adieu. Une ruse pour que je ne coure pas après toi. Tu essaies de me calmer. Tu as peur, toi aussi. Tu as peur de moi. Tes yeux sont noirs de peur. Tu me tiens la tête pour éviter que je te morde. Je te regarde et c'est moi, c'est un monstre que je vois. T'aimer m'a rendue monstrueuse.

Dans tes bras, je me sens belle. J'ai trouvé ma maison.

Je serre les dents. Je ne t'ai jamais fait confiance. Ce n'est pas de ta faute. Ce n'est pas de la mienne non plus.

Viens dans mes bras, ma douceur. Il ne t'arrivera rien. On ne se quittera jamais.

Je contemple tes yeux. Ils s'éteignent. Tu n'es plus là.

Qu'il ne se passe plus rien et que la vie s'écoule à jamais ainsi. Je suis heureuse. C'est grâce à toi. Merci.

Où vas-tu ? Pourquoi faire ? Moi, c'est une chose, mais toi. Toi. Qu'est-ce que tu vas foutre là-bas ? Ce ne sont pas tes veuves. Ce ne sont pas tes parents. La terre, comme tu dis, la terre est partout, l'homme est partout à défendre. Ce n'est pas de ta faute. Tu nous rends laids. Tu fais comme eux. Protéger, protéger qui ? Tu me protèges, moi, peut-être ? M'as-tu jamais protégée ?

Regarde-moi. Regarde-moi et tais-toi. Je vais comprendre.

Lâche mon visage. Regarde-moi. Réponds. Tu crois que tu vas apprendre à être un homme, là-bas ? Tu crois que tu vas apprendre à t'aimer ? Tu y vas pour te détester. Pour te sentir encore plus minable. Tu ne seras pas à la hauteur. Tu le sais. Tu vas pleurer, tu vas m'appeler. Tu m'appelleras et ce sera trop tard. Tu m'entends ? Ce sera trop tard. Lâche-moi. Lâche mon visage.

Arrête de parler. Ne m'explique pas. Je t'aime, je peux comprendre. Tu veux partir. Tu as besoin de partir. Tu as besoin de mourir pour te sentir vivant. Mon amour t'ennuie. Ma douceur, mon espoir. Ma joie. Ma confiance te change en pierre. Je le vois. Tais-toi. Laisse-moi voir. Laisse-moi comprendre. Mes mains sur ton visage. Je peux lire en toi.

Tes yeux me pourrissent. Sous tes mains je sens ma peau qui fond. Tu sues. Ce n'est pas ma peau, c'est toi. Serre. Brise-moi les os. Détruis ma mâchoire. Frappe. Frappe fort et ne te retourne pas. C'est ce que tu veux ? Fais-le. Je serai ta première erreur. La première d'une longue lignée. Tu es foutu. Je fermerai les yeux. Je ne serai pas là pour voir ça. Tu es seul. Je ne suis plus là.

Je comprends que tu t'en vas. Je comprends que je dois te laisser partir. Je comprends que c'est dur. La chose la plus difficile que je n'ai jamais eu à faire. Je comprends que j'en suis capable. Je comprends que tu sais que j'en suis capable. Je comprends que tu m'aimes. Je comprends que ce n'est pas moi que tu quittes. C'est toi que tu quittes. Tu t'abandonnes. Tu te laisses tomber. Mon amour, tu es sûr de vouloir faire ça ?

Tu ne bouges plus. Tu ne respirez plus. Ton corps est raide et froid. Tu me quittes. Tu ne rentreras pas. Tant mieux. Je n'ai plus besoin de toi.

Tu es sûr. Je comprends que tu es sûr. Je comprends que tu en as besoin. Terriblement besoin. A contre-cœur. A contre-raison. Contre toi. Ce n'est pas contre moi. Je comprends que ce n'est pas contre moi. Je comprends. Je comprends que tu comptes sur moi. Je comprends que tu veux que je vive. Je dois apprendre à vivre sans toi. J'en suis capable. Tu le sais. Je comprends. Tu as confiance. Tu as confiance en moi.

Dégage. Lâche mon visage. Tu ne m'auras pas. Je ne jouerai pas dans les histoires que tu t'inventes.

Attends. Ne pars pas tout de suite. Laisse-moi encore ton visage. Quelques secondes. Une minute. Laisse-moi être sûre que j'ai bien compris. J'ai peur que tu t'en ailles et d'oublier. Oublier que tu m'aimes et que tu en as besoin. Oublier que tu ne m'appartiens pas. Oublier que je suis libre. Oublier que j'existe. Laisse-moi encore ton visage. Laisse-moi te regarder jusqu'à ce que je ne te voie plus.



Tu es lâche. Ne te raconte pas d'histoires. Ton courage est un courage de pacotille. Tu ne vas nulle part. Direct dans le mur. Tu seras minable. Encore plus minable après ça. Encore plus minable sans moi.

Je vois. Je vois. Je te vois. Je ne peux pas te laisser partir. Je ne peux pas. Reste. Je t'en supplie. Pour moi. Pour moi. Reste.

Arrête de me regarder. Ne cherche pas le pardon. Ne cherche pas d'au revoir. Je ne te dirai pas au revoir. Va-t'en.

Tu disparais. Un étranger. Tu disparais.

Ne t'approche pas. Pas d'au revoir. Pas de dernière fois. Je ne te dirai pas au revoir.

Je comprends. Mon dieu. Mon dieu. Mon dieu. Je comprends.

Tu veux mourir et me laisser ton corps. Tout laisser derrière toi en moi et me laisser seule avec ce qui reste de toi. Tu veux te vider. La mort, déjà là. Tu la cherches. Je ne te la donnerai pas. Lâche mon visage.

J'ai envie de dire encore quelque chose. Je n'y arrive pas.

Lâche mon visage. Garde-toi. Tu n'auras pas ta dernière petite mort.

## STATION 9 - TOMBÉ

*Il entre. Il voit le plongeur. Ça a l'air génial. Il pose la mini-piscine gonflable. Il la regarde. Il regarde le public. Il remplit la mini-piscine en regardant le public et en souriant de joie. Il regarde le plongeur. Il regarde l'échelle du plongeur. Il regarde le public. Il court vers l'échelle du plongeur. Il s'arrête devant. Regard plongeur. Regard public. Regard plongeur. Il monte à l'échelle sans regarder en bas. Au deux tiers du chemin il manque un barreau et manque de tomber tout en bas (effet de réel). Regard public. Il est en haut. Il s'approche de l'extrémité du plongeur en étant sur de lui. Il regarde le public regard gauche droite – il fait partager l'émotion de joie). Il regarde en bas. Terrifié. Déstabilisé. Il tremble de tout son corps. S'accroche, tordu à 45°, à la rambarde du plongeur. Il hésite à regarder en bas. Il regarde en bas. Il donne son émotion au public : « oulala c'est haut j'ai peur ». Il regarde vers l'arrière (là où se trouve l'échelle du plongeur). Il nous regarde. Il regarde l'autre rambarde. Il nous regarde (donner l'émotion). Il regarde la rambarde opposée. Il essaye d'attraper la rambarde opposée avec son autre main. Il lâche la main qui tenait la première rambarde et attrape la rambarde opposée avec l'autre main. Il se tourne pour regarder dans le vide. Plus il voit dans le vide plus son corps s'affaisse. Il est presque allongé sur le plongeur. Il lâche la rambarde. Il est complètement à plat sur le sol du plongeur, on ne le voit plus. Il attrape le bord du plongeur avec sa main droite. Il attrape le bord du plongeur avec sa main gauche. On voit apparaître la moitié supérieure de sa tête (jusqu'au bout du nez) car il regarde dans le vide avec des yeux exorbités. Terrifié, il rentre la tête, on ne voit plus que ses mains. Il s'accroche à la rambarde. Il commence à se relever. Il se prépare à partir et ait quelques pas. Le Public : « Saute! Saute! Saute ! » ou bien une voix de fête foraine qui l'encourage. Sentant tout à coup les regards sur lui, il se redresse pour se donner l'allure de quelqu'un sûr de lui et cascadeur professionnel – c'est un lamentable échec, on dirait un escargot tordu qui essaierait de tenir debout. Regard public. Il essaie de regarder le vide avec défi mais ose à peine le regarder. Regard public. Il s'approche du vide en se courbant le plus possible à cause de la peur du vide tout en étant le plus droit possible pour paraître sûr – tension corporelle forte. Regard droit devant mais pas dans le vide. Il fait plusieurs tout petits pas avec les jambes très raides et arquées. Regard public – suppliant. Public : « Saute ! Saute ! Saute ! ». Il essaie de prendre une position de plongeur mais de profil ça donne une espèce de silhouette brisée, tremblante et sans aucune conscience de son propre corps. Il fait de tout petits pas. Ses pieds sont au bord du plongeur. On arrive pas à savoir s'il prie ou s'il joint les mains pour fendre l'eau. Il s'est complètement affaissé : ses mollets touchent ses cuisses, ses cuisses touchent son torse, ses genoux sont dans ses aisselles et il se balance d'avant en arrière. Il tombe en arrière en trois temps : première temps, ses fesses s'aplatissent sur le sol du plongeur mais le corps garde exactement la même position qu'avant qu'il tombe. Il reste en équilibre un peu moins d'une demi-seconde. Deuxième temps, il roule sur son dos vertèbre après vertèbre tout en gardant la même position figée qu'avant qu'il ne chute. Troisième temps, il bascule sur le côté droit, toujours figé, mains jointes etc. Regard public. Public : « Saute ! Saute ! Saute ! » Il s'approche à quatre pattes du bord du plongeur. Regard public. Regard en bas. Regard public. Il fait demi-tour à quatre pattes. Il fait pendre une jambe dans le vide, puis l'autre très très lentement. Regard public – il galère pas mal là. Regard en bas très lent. Dès qu'il voit le bas, il relève la tête, terrifié. En même temps, il glisse peu à peu au point de ne se retrouver suspendu que par les mains au bord du plongeur. Il agite assez lestement et lentement les jambes. Il essaie de les faire monter jusqu'au bord du plongeur afin de s'y agripper mais manifestement le manque d'exercices physiques (notamment abdominaux) l'en empêche.*

*Fins alternatives :*

- *Il tombe/lâche/saute. Et arrive dans la piscine.*
- *Quelqu'un entre par la porte de derrière le public et crie « Hé ! Vous tous ! Ecce homo !!! Une fanfare entre par la porte derrière le public, la fanfare joue a fond avec des cuivres et des tambours, il y a des éléphants et des singes qui font des tours, deux clowns qui disent : « Bonjour les petits enfants ! », un tigre qui franchit un anneau de feu en rugissant, le Christ tout de blanc vêtu qui apparaît avec des gros projecteurs en contre et la vierge marie et Marie-Madeleine à ses pieds le vénérant et des anges qui agitent leurs ailes et des lâchers de colombes de toutes les couleurs. On entend alors un « plouf ! » Celui qui a crié « Ecce homo ! » cette fois çï montre la petite piscine que les gens ne regardaient plus et dit « il l'a fait mesdames et messieurs, il l'a fait !. Et, en effet, le plongeur est dans la piscine.*
- *La scène se termine au moment où le personnage s'affaisse sur le plongoir – il y reste un petit moment aplati, écrasé.*

## STATION 10 - DEPOUILLÉ

*Obscurité*

*Une porte s'ouvre Bruit de la ville Un homme est là  
Tout le long de la scène on entendra un ronronnement métallique*

L'HOMME. Voilà

C'est ici

T'inquiète pas  
T'inquiète pas c'est

Les yeux ils s'habituent ils  
Avec toutes ces choses dehors les lumières  
Migraine

Les yeux ils voient trop de  
T'inquiète pas  
Tu vas t'y faire  
Avec l'habitude  
A force  
Ça va devenir normal  
Le noir à force les yeux ils voient quand même

Tu préfères que j'allume ?

Tu vas voir il fait pas froid ici il fait pas comme dehors

*Il retourne vers la porte et la referme  
Silence*

Tu sens la terre ?

Sous les pieds là  
Fraîche  
Comme - jamais foulée  
Intacte  
Toujours  
Et l'odeur  
On dirait la nature  
Chaque fois quand j'entre ici quand je  
L'odeur  
Imprégnée  
Elle reste  
Parce que  
Il y a des odeurs  
Qui foutent le camp c'est

Le bruit le sifflement la chaufferie ça disparaît

Et maintenant mon manteau il sent la nature maintenant il sent la terre  
C'est plus tendre sous les pieds  
Quand tu marches dessus quand tu  
Enlève tes chaussures

Tu vas voir c'est tendre  
Et ça rappelle -  
On prend plaisir à s'enfoncer et  
Sur le sol c'est  
Plus agréable pour marcher  
Ça s'enfonce et le sol devient mou  
C'est pas comme sur les trottoirs dans le dur les fissures les éclats les.

Ça te plaît ?

Et souvent je viens m'allonger  
Et dehors je ne pourrai pas  
Et ici ça s'arrête un moment dans la tête  
Et ici dehors le monde ça n'existe plus  
Et alors je suis au bon endroit  
Je me sens au bon endroit  
Et ça fait une chaleur dans la poitrine

Tu imagines pour tout recouvrir ?  
La surface  
Tu imagines l'effort ?

Je peux parler ?  
Je peux parler encore ?

Les allers-retours  
Les voyages les  
Dehors et dedans sans cesse  
Le chemin plusieurs fois

De la terre que je suis allé chercher  
Un peu dans le coffre un peu dans les mains et  
Toute une journée c'est pas commode  
Et maintenant il y a cette odeur  
Je vais refermer la porte je  
Après si on laisse ouvert il y a toute sortes de bruits c'est  
Les voitures les travaux  
Parce que ça n'arrête pas  
Le monde il n'arrête pas il  
Ça grandit toujours ça le monde

C'est comme pour ton genoux s'il n'y avait pas le dehors le monde

Je vais allumer  
La lumière

Juste le temps de trouver le  
Je connais les gestes par cœur je  
Regarde  
Le nombre de pas  
Les bras ne cherchent pas longtemps  
Comme si je voyais

*Une petite lumière apparaît*

Voilà

C'est mieux comme ça ?  
C'est  
Juste assez

Je dois enlever mon manteau ?

Je l'aime bien je me sens mieux avec c'est  
Et le tissu à force il sent

Je dois enlever mon manteau ?

Mon manteau c'est  
Quand je sors  
Quand je rentre  
Dormir avec  
De temps en temps dormir avec  
C'est pas bizarre c'est  
Une seconde peau

C'est un peu ça ce manteau une seconde peau

Et les poches aussi  
Grandes avec  
Pas très à la mode

Avec tout les autres qui marchent dans la rue et qui  
Il n'y a que moi avec un manteau comme ça  
Pour ainsi dire oui c'est ça il n'est pas c'est  
Oui

Tu préfères assise ?

Tu peux t'asseoir il y a une chaise une petite chaise c'est une petite chaise en métal  
Je vais mettre de la lumière un peu plus de  
Oui pardon l'obscurité toujours c'est  
L'usure pour tes yeux

C'est pas ici que je vis c'est pas  
Tu dois te dire

Moi j'aime bien qu'il n'y ait pas de fenêtres ici

C'est  
Sans le monde  
Sans dehors et les choses

Tout à l'heure ta cheville  
Des nouvelles chaussures c'est ça ?  
Tu attendais dans le parc avec ta cheville qui brûle ?  
J'ai des médicaments  
Il y a de l'eau  
Faut pas laisser cette blessure  
Faut pas abandonner ta blessure  
Après ça se loge dedans et

Le bruit que tu entends c'est le chauffage  
Qui souffle comme ça

Il y a de l'alcool dans le frigo

Moi je peux pas  
La bouche trop fragile  
Comme si les gencives étaient ouvertes  
Du feu dans la bouche

Je vais te ramener

Tout à l'heure je te ramènerai

On montera dans ma voiture  
Tu aimes bien monter devant dans les voitures ?  
Tu sais c'est pas souvent  
C'est pas souvent  
Je veux dire  
J'aime bien me promener et c'est tout  
Tout le monde fait ça  
Quand il y a du temps libre  
On cherche du vert  
Le matelas il est propre il est  
J'ai un neveu moi  
Dans ma famille oui  
Dans ma famille il y a un enfant  
Je le vois toujours qui se gave de sucrerie  
Ça fait brillant sur ses lèvres quand il se gave  
Les lèvres qui brillent  
Et tes lèvres qui brillent ça me rappelle ça

Je ne t'avais jamais vu avant  
Il y en a que je vois toujours ici  
Qui se promènent ou qui  
Et je les vois depuis toujours  
Et je dis bonjour souvent

Tu veux plus de lumière ?

J'ai trafiqué l'électricité  
Je sais faire ça  
Je vais te servir un jus de fruit  
Je me souviens de la première fois où  
C'était acide sur la langue  
Je vais enlever mon manteau  
Je peux enlever mon manteau  
D'habitude je ne l'enlève pas mais  
Je dors avec aussi  
Souvent je rentre chez moi et je dors avec  
Souvent je rentre et je m'écroule  
C'était le manteau que m'a offert ma mère  
Un matin elle est arrivé dans ma chambre et elle m'a dit

Je vais te ramener

Tu viens souvent dans ce parc ou c'est le hasard  
Parce que souvent dans la vie c'est  
C'est juste ça le hasard  
Tu ne devais peut être pas venir ici  
La vie c'est comme ça  
On pense savoir et

Je me souviens d'une fois où mon père m'a regardé

Je vais sortir la voiture maintenant je vais

Avec tes petites mains blanches tes petites mains blanches

Va pas croire que  
Je travaille  
J'ai un emploi où je dois faire choses je suis pas  
Je dois me lever le matin et prendre ma voiture  
Je dois dire bonjour aux collègues et  
Et j'aime le faire il n'y a rien de compliqué  
C'est pas compliqué dans ma tête de me lever et de prendre ma voiture et de dire  
bonjour

Ta cheville elle va se rétablir

Je vais te ramener tu vas monter devant  
Tu vas me dire où tu vis et

Ou alors juste tu me montres comme c'est brillant sur tes lèvres ?

Tout à l'heure on pourra retourner au parc si tu veux  
Si tu préfères  
A l'endroit  
Tiens on va faire ça  
Moi je partirai ensuite



Je vais pas pouvoir attendre avec toi je vais pas pouvoir je  
Le monde les gens ils  
C'est tout petit tout ça c'est  
Quelque chose qu'on ignore et  
Et pourtant ça tourne ça tourne dans la tête  
Et ça avance et c'est comme l'odeur ça ne me quitte pas et

Eux avec leurs doigts et leurs mains ils  
On me regarderait vraiment

Ta cheville le sang ça va aller  
Le sang il va sécher  
Le sang ça finit toujours par sécher quand c'est en dehors  
Je peux juste te serrer  
Te serrer contre

Que je puisse sentir ça  
Te serrer contre

La dernière fois que j'ai serré quelqu'un dans mes bras

Je crois bien que c'était quelque chose de petit  
Il y a toute sorte de corps  
La dernière fois c'était petit  
Je pouvais tout prendre en entier

Je vais ouvrir la porte on monte dans la voiture tu montes devant je te ramène et

Plus tard je reviendrai ici m'allonger

Tu fermes les yeux toi quand tu ?

Je vais enlever mon manteau  
D'accord je vais enlever mon manteau  
Et ce sera un peu comme une sorte de  
Tu as du temps encore ?

Que de la peau

Que de la peau

*Il enlève son manteau  
On entend sa respiration lente, mais puissante*

## STATION 11 - CLOUÉE

Toute la nuit j'ai lutté contre l'éblouissement. L'écran de l'ordinateur passait du blanc, au rouge, au vert. Mes paupières se recroquevillaient.

Je montai le son. La musique échauffait mes oreilles. Je l'écoutai vingt fois, cent fois. Jusqu'à ce qu'elle ne me dise plus rien. Les voix du lendemain bourdonnaient déjà dans ma tête.

Le lendemain, tout a changé.

*Tourne-toi, plus vers moi, voilà. Penche-toi. Bien.  
Et maintenant, souris.*

J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un rêve, et puis quand il s'est réalisé, tout le reste est devenu irréel. J'ai compris que ce n'était pas le rêve qui était devenu vrai, mais moi qui avais basculé dans le rêve. Je suis devenue aussi grande qu'un panneau publicitaire. J'ai pris toute la place, toute la lumière. Le monde autour de moi a disparu. Il s'est effacé peu à peu pour ne laisser place à rien d'autre qu'à mon corps, huitième continent, île de soie immense.

*Harper's Bazaar, Elle, Paris-Match, Vogue New York, Vogue Pékin, Vogue Singapour – Ta frimousse va faire le tour du monde. Tu vas voir. On va se l'arracher.*

Le premier jour, une partie de moi refusait encore de se laisser affecter. Je suis allée chercher le pain à la boulangerie, quelques bricoles dans un magasin de déco – je venais d'emménager dans un appartement plus grand, dans le centre de la capitale, près des studios. En passant devant le marchand de journaux, j'ai balayé les couvertures du regard. Je les regardais comme ça, par automatisme, comme à chaque fois que je tombais sur un kiosque. Je devais me trouver là, quelque part, parmi les papiers glacés aux couleurs vives, entre deux paires de longues jambes. Je ne m'arrêtai pas. Je luttai contre ma curiosité.

*On reprend ? Regarde-moi bien, ne me lâche pas des yeux. Je suis accroché à tes yeux. Si tu me lâches, je tombe.*

Le deuxième jour, j'ai repris le travail. Ponctuelle, professionnelle, comme j'en avais l'habitude. Je ne voulais pas prêter attention à l'empressement qui commençait à gronder autour de moi. Je guettais l'apparition du magazine avec inquiétude – quelqu'un allait bien finir par me l'agiter sous le nez, ça semblait inévitable. Plus encore que la veille, j'avais peur de me retrouver face à cette chose qui prétendait être moi et qui me semblait plus que jamais étrangère. J'avais honte. Je lui en voulais presque, à cette chose, d'avoir su me posséder.

Le troisième jour, je ne suis pas sortie. J'ai passé la journée à feuilleter le magazine, de la couverture au quatrième de couverture, dans un sens, puis dans l'autre. Je l'ai parcouru encore et encore, à l'affût du moindre sursaut de plaisir, jusqu'à ce que ça ne me fasse plus rien.

*Josée ? Josée chérie, écoute bien. Je reprends une dernière fois. D'abord, les pieds. Bonne assise, pour être à l'aise. Ensuite, on exagère le mouvement au niveau des jambes et des hanches. Sans forcer, sinon tu crées une tension, ça va pas. Tu peux aussi utiliser un ventilateur, mais pas trop longtemps. Après, ça fait pleurer les yeux. Ensuite, les bras. L'important sur le positionnement des bras c'est de toujours faire en sorte qu'on voie les membres, ou en tout cas qu'on ne coupe pas au niveau des jointures. Sinon, on dirait des moignons, ça va pas. Tu positionnes le visage en utilisant le menton, le regard entre l'appareil et la lumière principale, pour attraper le reflet et avoir le regard qui pétille. Tu relâches la mâchoire, les lèvres légèrement écartées, et après, seulement, tu fais les yeux. Le menton, la bouche, puis les yeux.*

Le quatrième jour, c'était la nuit. J'ai tapé mon nom sur Internet. Mon image a surgi tout à coup. Une mosaïque d'avatars, pour la plupart oubliés, tirés de vieilles archives par la magie de la hiérarchisation des mots-clés. Je me suis vue dandy anglais, amazone urbaine, fée, clair de lune, sirène, Shéhérazade, panthère, cascade, Belle Epoque, héroïne de Marvel, naïade de Renoir, pirate, striptease, collégienne, flûte de champagne. Je me suis vue lèvres, pied, main, nez aquilin, regard smoké. J'ai vu mon corps plus fort que le temps, mon corps parmi d'autres corps, serrant des mains, claquant des bises, saluant le chaland. Je l'ai vu désir, pureté, amour, solitude, allégresse. Transfiguré par la grâce. De la poudre dans le nez et des étoiles dans les yeux. Je ne comprenais pas ce que je voyais. J'ai souri. Un sourire nerveux, sans joie.

*Stupéfiante – Saisissante – Rayonnante – Incomparable – Inouïe – Moderne – Hype – Décalée – Border – Sexy à mort – Mystérieuse – Obscure – Envoûtante – Atemporelle – Inclassable – Révolutionnaire – Cataclismique – Bouleversante – Déchirante – Magique – Inénarrable – Fabuleuse – Géante – Brûlante – Sismique – JOSEE – Une révélation – Un choc – Un émerveillement – Une bombe – Une épiphanie – Une Muse – Une icône – Une idole – Une égérie – Une hétaïre – La Femme – La Beauté – La Douceur – L'avenir –*

*JOSEE – Eblouissante – JOSEE – Libre – JOSEE –  
Comme vous ne l'avez jamais vue – JOSEE – Mise  
à nue – JOSEE Forever – Forever JOSEE –*

Le cinquième jour, j'ai senti les clous, les trainées de colle, les punaises. Des millions de mains se sont posées sur moi. On me baisait les pieds, les mains, la bouche. J'ai senti le froid des murs. Des sexes se frottaient contre ma peau. Ma peau s'est déchirée, mes membres se sont froissés. La pluie a fait couler mes larmes. J'ai définitivement quitté le temps. Je me suis fragmentée. Binarisée. Pixelisée. J'ai senti mes hanches se creuser, mes jambes s'allonger, mes pommettes se sculpter. J'ai senti mes seins grossir, ma bouche s'agrandir et mon sexe disparaître. Du sperme a coulé sur mes dents, mes yeux, mon ventre. Personne pour le nettoyer. Partout la lumière m'a poursuivie. Dans la rue, sur la porte de la chambre de dix millions d'adolescents, dans les toilettes d'un million de célibataires, dans le métro, à l'entrée d'un aéroport. Le soleil a blanchi mes traits. J'ai continué à sourire. Sans comprendre. Sans joie. Je me suis laissée faire, héroïne de Marvel, pirate, sirène. J'étais le doudou qui rassure. L'ami imaginaire à qui l'on confie tout. Celui qui vous comprend. Celle qui ne vous trahira jamais. J'ai pris le monde dans mes bras et je l'ai bercé jusqu'à ce qu'il s'endorme.

*La désinvolture d'un cheveu mal placé sur une  
belle pièce est une source d'inspiration  
universelle.*

Le sixième jour, je me suis regardée dans un miroir. La carte du globe était inscrite sur mon visage. Ses montagnes, ses déserts, ses frontières. Mes traits s'affaissaient sous le poids des frustrations des hommes. Deux mille ans de guerres silencieuses cousues à mes paupières. Ma peau hier si blanche était salie de colère, d'envie, de luxure, d'orgueil et de paresse. Les cris des malheureux me déchiraient les lèvres. J'étais grosse de leur gourmandise avare. Je compris que j'étais finie et que ça n'aurait pas de fin. Martyr de papier d'un monde sans idées. Partout, dehors et ici, devant moi, régnait un calme imperturbable.

*Regarde-moi. Regarde-moi bien, Josée, et ne me  
lâche pas. Si tu me lâches, je tombe. Montre-moi  
tes yeux. Encore. Donne-les-moi. N'aie pas honte.  
Tes yeux sont magnifiques, Josée. Tes yeux sont  
tout. Tes yeux pourraient apporter la paix dans le  
monde. Crois-moi. Je sais ce que je dis. Tu verras  
quand – Josée ? Tu m'entends ?*

Le septième jour, le téléphone a sonné. La pièce était vide. Les meubles étaient encore emballés, les cartons encore scellés. A mes pieds, une mer de couvertures glacées aux couleurs vives éparpillées sur le parquet. Je restai immobile, frappée par je ne sais quelle magie. Le téléphone sonna une deuxième fois.

*Josée ? Josée, tu es prête ? Tout le monde  
t'attend.*

Je demeurai là jusqu'à ce que la nuit tombe. Je ne ressentais aucune fatigue, aucun engourdissement. Bonne assise. Posture équilibrée. Un rayon blanc se posa sur mon œil gauche. Je lâchai la pause et m'approchai de la fenêtre. Quand j'ouvris le rideau, la lune disparut dans un éclair de magnésium.

## STATION 12 - CRUCIFIXÉ

*1 et 2 sont crucifiés autour d'un gigot d'agneau vivant et crucifié lui aussi. Il agonise. 1 est à jardin, 2 est à cour.*

**LE GIGOT D'AGNEAU** – Aïe ! Ouhahahahaïe ! Ouille ouille ouille !

1 – Bon ça va maintenant.

**LE GIGOT D'AGNEAU** – Argh ! Ah ! Aïe ! Ouill'aïe !

2 – La ferme

**LE GIGOT D'AGNEAU** – Ouille ouille argh

1 – Mais tu vas crever oui !?

**LE GIGOT D'AGNEAU** – Argh

*Entre 3.*

**LE GIGOT D'AGNEAU** – OAaAaAaAaAaAaAh !

*3 regarde le gigot. Le gigot se tait immédiatement. 3 sort.*

**LE GIGOT D'AGNEAU** – Ahohahaie !! OUAAAAAAAAAH !

2 – Mais crève ! Crève !

**LE GIGOT D'AGNEAU** – OUUUUUUUUUUH

1 – Putain

**LE GIGOT D'AGNEAU** – AAAAAİİİİİİEEEEEE !

2 – Ce cinéma.

**LE GIGOT D'AGNEAU** – J'AI MAAAAAAL !

1 – Bon chut.

**LE GIGOT D'AGNEAU mourrant** – AAArgh ! Tout est consommé. Argh.  
*Il meurt.*

1 – Ça veut dire quoi « tout est consommé » ?

2 – Qu'il a tout bouffré.

1 – Ah. D'accord. Tu fais quoi ?

2 – Je fais du zen.

1 – Ca m'donne faim.

2 – Quoi ?

1 – J'ai faim.

2 – Mais qu'on va crever, qu'ça sert à rien.

1 – N'empêche, j'ai faim.

2 – Laisse toi aller, ça va venir tout seul.

1 – La bouffre ?

2 – Non, la fin.

1 – Mais j'ai faim. (1 tire sur son bras droit) Han... Han... Han... Hanhan.

2 – Tu fous quoi ?

1 – Je tire.

2 – Sur qui ?

1 – Sur le clou.

2 – Pourquoi ?

1 – J'ai faim.

2 – Et alors ?  
1 – Si j'me décloute , j'pourrais m'en tailler un bout.  
2 – De quoi ?  
1 – Bé d'lui !  
2 – Que quoi ?!  
1 – Qu'il est mort.  
2 – Laisse ça.  
1 – J'ai trop faim. Ah !

*1 se décroche le bras.*

2 – Garde !  
1 – Non chut non !  
2 – Garde !  
1 – Chut !  
2 – Garde !  
3 – Quoi encore ?  
1 *remet discrètement son bras en place* – Pom pom pom.

2 – Il s'est décrucifixé !

1 – Non mais non !

2 – Mais si. Regardez son bras.

1 – Quoi mon bras ?

3 – Ecloutez, je suis garde, d'accord, j'ai un second drôle, d'accord, mais ça n'est pas une raison pour m'emmerder tout le temps avec vos inventions qui me font passer pour un abruti. D'accord ?

1 et 2 – D'accord.

3 – Alors me dérangez pas pour rien !

1 et 2 – D'accord.

2 – Abruti

1 *arrête de faire semblant d'être cloué, retourne son clou et en fait un couteau. Il se taille a bout de bras une tranche du gigot.*

2 – Qu'est-ce que tu fais ?

1 – J'en taille un bout.

*1 a fini de tailler sa tranche.*

2 – Arrête

1 – T'en veux

2 – Ça se fait pas !

1 – Juste une tranche.

2 – Non.

1 – Bon. (1 *goûte la tranche*) Ah.

2 – Quoi ?

1 – C'est comme du veau.

2 – Dégoûtant.

1 – Sauf que c'est d'l'agneau.

2 – Garde !

1 – Chut. Arrête.

2 – Garde !

1 – Tu vas encore l'énerver !

3 – Quoi ?

*1 se recloue dans un grand mouvement de bras.*

2 – Il en a mangé un bout !

3 – De quoi ?  
 2 – De lui !  
 1 – De moi ?  
 2 – Non, de l'autre !  
 3 – Et comment qu'il a pu faire ? Qu'il est tout crucifixe !  
 2 – Avec son bras.  
 3 – Lequel ? Le troisième ?  
 2 – Cui là qu'est déclouté !  
 1 – Comment ça déclouté ?  
 3 – Déclouté ?!  
 2 – Oui !  
 3 – Gauche ou droite ?  
 2 – Gauche  
 3 *montrant le bras droit* – Là ? Ben c'est clouté.  
 2 – Non, l'autre !  
 3 – Vous êtes sûr ?  
 2 – Oui !  
 3 – Si vous mentez c'est cent coups de fouet.  
 1 – Tu devrais pas.  
 2 – Promis.  
 3 – Ben c'est clouté.  
 2 – Mais il s'est déclouté et il en a mangé un bout.  
 3 – Je vais chercher le fouet.  
 2 – Bordel.  
 1 – Cafteur, bien fait.  
 2 – J'ai faim.  
 1 – Ah, tu vois.  
 2 – Attrape m'en un bout.  
 1 – Suis pas flou, ça donne faim.  
     *1 se décroche le bras droit et coupe avec son clou des tranches qu'il jette à 2. 2 n'arrive pas à attraper la tranche.*  
 2 – Apprend à visser !  
                                     *1 jette une nouvelle tranche à 2. 2 rate.*  
 1 – Et toi fais un effort.  
                                     *1 jette une nouvelle tranche à 2. 2 l'attrape*  
 2 – Amen.  
                                     *1 se coupe une tranche. Ils mangent le gigot.*



## STATION 13 - أحرق - BRÛLÉ

(« L'histoire de Mohamed n'appartient à personne; c'est l'histoire d'un homme simple, comme il y en a des millions, qui, à force d'être écrasé, humilié, nié dans sa vie, a fini par devenir l'étincelle qui embrase le monde. Jamais personne ne lui volera sa mort. »

*Par le feu, Tahar Ben Jelloun*

*En 2011, Mohammed Bouazizi a été élu personnalité de l'année par le Times. Des producteurs ont tenté d'acheter son histoire contre le silence de sa mère. On en a fait un martyr. De qui ? De quoi ?  
Après les islamistes d'Ennahdha, retour à l'ordre moral avec les anciens BenAlien. On prend les choses et on recommence  
Révolution, mon cul*

*Règle du jeu:*

*Une barre oblique «/» indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent.*

*Des points de suspension entre parenthèses «(...)» symbolisent une ellipse temporelle*

*Un « - » en début de réplique sans rien derrière indique une respiration)*

### PROLOGUE

*Hôpital de Ben Arous. Tunisie. 4 janvier 2011. Sous-sol.*

*La mère est debout devant la table d'autopsie, vide. Le policier entre. Lui sourit. Bonjour. Un temps. La mère ne dit rien. La colère et la rage passant de son oeil gauche à son oeil droit. Les paupières trouées, les yeux vidés. Un long temps. Le policier tente de lui prendre la main. Comme vos mains sont rêches Madame Bouazizi. Peut-être ont-elles été faites pour épouser mon visage. Un temps. Entre José Bouazizi. Son fils*

JOSE- Ma mère, je vais poser mes mains contre tes mains fatiguées, laisser aller ma tête dans le creux de ta nuque, baiser tes lèvres incomplètes. Il en aurait fallu d'autres que les miennes pour les terminer, celle d'un père peut-être. Morts, tout deux, trop tôt et maintenant seule consolation la lumière livide d'une salle d'autopsie. Je vais te parler tout bas, te parler de ce temps où nous étions jadis amis et bienveillants. Te rappelles-tu de l'olivier, juste de l'olivier, le petit olivier, celui derrière le chemin des abricotiers, ce chemin que nous prenions toi et moi, c'est lui qui me revient à présent, comme son huile courrait mon palet.

Ma mère, tu caresseras mon front de mille et une tendresses, comme elle est belle ta rigueur maman, une rigueur de mère, à toujours avoir été là, et malgré les circonstances, malgré les désaccords, aujourd'hui encore, tu es là. Comme tu es belle et ton sourire fragile

Ma mère, je te disais des mots que tu me promettais d'oublier, tu me donnais des conseils que je me permettais ne pas prendre. Tu me parlais de la vie comme d'un poème, tu marchais comme l'on danse, tu faisais l'orchestre, tes rires des pizzicatos, tes

silences des basses continues, moi je faisais parade, mes rires des couteaux, et mes silences- comme sont les silences des fils. Je te disais « qu'elle est triste ta rengaine », tu me disais « qu'elle est vaine ta colère » et nous travaillions l'un pour l'autre, moi à te faire douter, toi à me faire reproche. « Ça viendra, tu verras, ça ne peut pas rester comme ça mon fils, un jour ils comprendront ». L'espoir, oui, nous étions d'accord là-dessus, c'est lui qui nous liait encore l'un à l'autre. Nous avions foi toi et moi, différemment, tous les deux nous croyions. Toi, dans tout ce que la vie avait de bon, moi dans tout ce qu'elle n'avait pas encore produit

Ont-ils compris là-bas? Ont-ils juste compris l'espoir ? ont-ils juste espéré comprendre ? Ont-ils juste compris nos doutes ? Ont-ils juste douté ?

J'avais des amis que tu ne tolérais pas, tu avais des pensées que je ne pouvais comprendre. J'ai pris mes distances, tu as pris de l'âge, j'ai fait mon chemin, tu as continué celui de tes rides. J'ai grandi, tu as vieilli, je militais, tu as continué tes prières. Tu parlais du monde comme d'une grande demeure, « peut-être faudrait-il juste changer la serrure », je te disais « à quoi bon puisque nous n'avons pas les clés pour y rentrer ». Tu disais: « tes idées de révolution», tu disais « toi et les tiens », comme des êtres lointains et romantiques, je disais « tes prières», je disais « toi et les tiennes», comme des êtres finis et pathétiques

Aujourd'hui j'ai trente-trois ans et je suis content, content de mourir avant toi pour ne pas voir ton monde durer. Et toi, toi avec toute ta rigueur de mère, toi, aujourd'hui encore tu es là

## L'HISTOIRE

Décembre 2010  
Chez les Bouazizi

*(Les années passent, pourtant tout est toujours à sa place  
Plus de bitume, donc encore moins d'espace  
Vital et nécessaire à l'équilibre de l'homme  
Non, personne n'est séquestré, mais s'est tout comme  
C'est comme de nous dire que la France avance alors qu'elle pense  
Par la répression stopper net la délinquance.  
S'il vous plaît, un peu de bon sens.  
Les coups ne régleront pas l'état d'urgence  
À coup sûr...  
Ce qui m'amène à me demander,  
Combien de temps tout ceci va encore durer?  
Ça fait déjà des années que tout aurait dû péter,  
Dommage que l'unité n'ait été de notre côté.  
Mais vous savez que ça va finir mal, tout ça,  
La guerre des mondes vous l'avez voulue, la voilà)*

Première journée.

-Les années passent. Pourtant tout reste à sa place. Nous deux: ici

-Je t'en laisse un peu. (*Un temps.*) Les carottes crois-moi sont bonnes pour ce que tu as  
 -Comme c'est agréable de t'entendre  
 -Tu es rentré tard j'ai déjà mangé  
 -Y'a fallu faire plus long aujourd'hui  
 -Tes yeux là  
 -Quoi  
 -Ta mère se demande bien ce qu'ils peuvent penser  
 -Mes yeux ne pensent pas  
 -Ce que tu peux bien faire. Tes frères aussi  
 -Ils s'en doutent  
 -Toujours avec tes amis ta lutte là  
 -Je te l'ai déjà dit  
 -C'était quoi ce feu là les papiers tout brûlé dans l'évier  
 -C'était la rage  
 -La rage se nettoie pas toute seule  
 -C'est fini tout ça  
 -tes bêtises  
 -la lutte. J'ai repris son travail  
 -Alors avec Zined tu étais c'est bien  
 -J'ai travaillé jusqu'à tard  
 -C'est une chouette fille ta mère l'aime bien  
 -Je sais Maman  
 -Ton père l'aurait aimé aussi. (*Un temps.*) Tu ne manges pas  
 -C'est tard tu l'as dit toi-même c'est pus l'heure j'ai pas faim  
 -Tu vas te crever le ventre à force  
 -Faut bien ramener de quoi  
 -(*Un temps.*) On est pas malheureux  
 -Parce qu'on a pas d'autres choix  
 -Tu as repris l'affaire  
 -Une charette  
 -L'entreprise  
 -La corvée  
 -Ça nous suffisait. Tout n'est pas agréable. La vie est un labeur. C'est comme ça. Et c'est appréciable. Sans labeur tu passerais ton temps à errer ta tête. Mange des carotte  
 -Les temps ont changé. Il n'y a plus assez pour suffire  
 -Tu ne vas pas rentrer dans ce genre de. Une cuillère pour ton père. Une de ces dernières récoltes tu devrais profiter. Demain j'irai prier pour toi  
 -Parce que tu crois qu'il t'écoute  
 -Mon petit laïque va. Ta tête. Tes yeux. Rester digne. Ton père te regarde

### *Deuxième journée*

-Tu as vu l'heure bientôt tu feras le tour du cadran et ton ventre  
 -Ça va  
 -Je me suis fait un / sang  
 -Tu es toute pâle  
 -C'est quoi encore tes yeux  
 -C'est de trainer dehors  
 -La lumière  
 -La maladie

- L'inquiétude que tu me causes
- Faut pas rester comme ça
- Ça va aller. Ta mère va. Une mère va toujours
- Quand elle se maintient
- Quand elle s'inquiète pour son fils. *(Un temps.)* Les voisins se sont plaints. Disent qu'ils t'entendent jurer
- Je jure pas
- Faut pas dire
- Faut se taire
- Faut comprendre
- Se courber
- Faut vivre
- T'es toute froide
- C'est l'hiver
- Il te faut des médicaments
- Je t'ai dit que ça irait. *(Un temps)* Quoi
- Y'a tout juste pour voir demain
- Je n'ai pas besoin de médecin
- Tu as besoin d'être soignée
- Les médecins sont des charlatans
- Tu commences à jurer là
- Toi et tes-
- Pour l'hôpital y'a tout juste. On ira demain

*(Je n'ai fait que vivre bâillonné, en effet  
 Comme le veut la société, c'est un fait  
 Mais il est temps que cela cesse, fasse place à l'allégresse  
 Pour que notre jeunesse, d'une main vengeresse,  
 Brûle l'état policier en premier et  
 Envoie la République brûler au même bûcher.  
 Ouais! Notre tour est venu, à nous de jeter les dés  
 Décider donc mentalement de s'équiper  
 Quoi t'es miro? Tu vois pas? Tu fais semblant? Tu ne m'entends pas?  
 Je crois plutôt que tu ne t'accordes pas vraiment le choix  
 Beaucoup sont déjà dans ce cas  
 Voilà pourquoi cela finira dans le désarroi  
 Désarroi déjà roi, le monde rural en est l'exemple  
 Désarroi déjà roi, vous subirez la même pente, l'agonie lente  
 C'est pourquoi j'en attente aux putains de politiques incompetentes.  
 Ce qui a diminué la France  
 Donc l'heure n'est plus à l'indulgence  
 Mais aux faits, par le feu, ce qui à mes yeux semble être le mieux  
 Pour qu'on nous prenne un peu plus, un peu plus au sérieux)*

*Troisième journée.*

- Je t'ai acheté des patates
- On fera une purée alors
- J'aurais dû ramener du lait

- Ça ira comme ça. Je suppose que tu n'as pas très faim
- Il est un peu tard
- Je suppose que tu es fatigué
- (*Un temps.*) Quoi
- Je suis veuve José
- Maman
- Veuve deux fois (*Un temps.*) Ton père et maintenant
- Je suis là
- Bientôt tu
- Je ramènerai du lait demain
- Avec quel argent les as-tu achetées tes patates?
- On se débrouille Maman (*Un temps.*) Tu es sûre que tu as pris tes médicaments
- Je m'inquiète pour toi
- Il ne faut pas rigoler avec ce genre de choses tu sais ça pourrait te détruire
- Il n'y a pas grand chose d'autres que vous qui pourriez me détruire
- Tes enfants (*Un temps.*) Tu n'avales rien. Il te faut des forces pourtant. Maman
- Ca va
- Ça ira
- Du marché noir ?
- On s'arrange. On se débrouille Maman

*Quatrième journée.*

- Ta police, je l'ai vue. Plusieurs, tabassés. Parce qu'ils avaient pas de quoi payer la taxe
- Faut bien faire appliquer la loi
- La loi / quelle loi
- Faut bien sécuriser les rues
- Les rues les rues c'est nos rues
- Si tu veux (*Un temps.*) Zined est passée. Elle dit qu'elle ne te voit plus depuis. Je lui ai dit que moi non plus. Plus un fils. Je ne vois que ces yeux. Ces yeux là. (*Un temps.*) Elle voulait savoir si-
- Ça va
- Elle a peur. Et ta mère aussi. Peur pour son fils
- Tu ne m'écoutes pas
- Caché derrière ces yeux là
- Ça ira
- Je n'aime pas les yeux que tu fais
- C'est dehors
- Tout rouge vif là
- C'est la colère
- La bêtise
- Je fais comme je peux Maman
- Je sais
- D'un côté les islamistes de l'autre les Ben Ali-
- Chut
- Et nous
- Et toi
- Toi et moi au milieu
- Je t'ai appris la pardon mon fils
- Dorénavant la rue ne pardonne plus

- Embrasse ta mère
- J'aimerais que tu m'embrases

*(Dorénavant la rue ne pardonne plus  
Nous n'avons rien à perdre, car nous n'avons jamais rien eu...  
A votre place je ne dormirais pas tranquille  
La bourgeoisie peut trembler, les cailleras sont dans la ville  
Pas pour faire la fête, qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu  
Allons à l'Elysée, brûler les vieux  
Et les vieilles, faut bien qu'un jour ils paient  
Le psychopathe qui sommeille en moi se réveille  
Où sont nos repères? Qui sont nos modèles?  
De toute une jeunesse, vous avez brûlé les ailes  
Brisé les rêves, tari la sève de l'espérance; Oh! quand j'y pense  
Il est temps qu'on y pense, il est temps que la France  
Daigne prendre conscience de toutes ces offenses  
Fasse de ces hontes des leçons à bon compte  
Mais quand bien même, la coupe est pleine  
L'histoire l'enseigne, nos chances sont vaines  
Alors arrêtons tout, plutôt que cela traîne  
Ou ne draine même, encore plus de haine  
Unissons-nous pour incinérer ce système)*

#### *Cinquième journée.*

- Un accident tu dis
- Oui
- Juste là au milieu du front
- C'est la charette
- Et sous le poids elle s'est cassée
- C'était un accident
- Et pour l'argent
- J'irai demander demain
- Pour l'assurance
- 
- Donne moi ton bras
- 
- Qu'est ce que tu as fait
- Ils ont juste fait appliquer la loi maman

#### *Sixième journée.*

- De jours en jours. Tes yeux prennent de plus en plus de place au milieu de ton visage. Un regard Rouge-Vif. Maintenant un visage rouge-vif. Et demain: ton corps qui sait. (*Un temps.*) Qu'est ce que tu as mis dans ton sac deux jours je te vois là
- Ils ne veulent pas me rendre la charrette ils disent / pas de taxe

-Qu'est ce que tu comptes faire

-  
-

-Faire appliquer la loi

*Et le septième jour, le Verbe se fit chair*

*(Mais qu'est-ce, mais qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu ?)*

## **EPILOGUE**

*Hôpital de Ben Arous. Salle d'autopsie du service des grands brûlés. Tunisie. 4 janvier 2011. La mère est devant son fils, mort. Un policier se tient là. Impassible*

LA MERE- Mon fils. La purée tu sais n'a pas tellement de goût. N'aurais-tu pas oublié de ramener le lait ? Où étais tu passé tout ce temps ? Je t'ai cherché partout. Dans les ruelles, les hôtels miteux, les bars du centre-ville, sur les trottoirs, sur les visages croisés au hasard, dans le cercueil du silence. J'ai questionné le jour et épié la nuit. Je t'ai attendu sur le pas de la porte, mais personne. Nulle autre que moi, moi et personne d'autre.

Pourquoi, pourquoi as-tu fait ça ? En avais-tu le droit ? Une mère, oui, une mère peut ce genre de chose sur son fils, mais l'inverse ? Tes frères, ta soeur. Tu aurais dû être là à mon enterrement, la tête mal rapiécée, tu devais préparer un discours, un beau discours, je ne suis pas éloquente, je ne suis pas ce genre de femmes qui font du bruit avec leurs dents pour montrer qu'elles existent. Mourir. Mourir. Mourir pour des idées José

Ce sont les vieilles personnes qui s'en vont, c'est dans l'ordre des choses, Maria Bouazizi doit mourir avant José Bouazizi, et c'est ainsi. Tu n'en n'as toujours fait qu'à ta tête José à toujours dire « non, non, non ». Tu n'as jamais voulu voir que le mauvais côté des choses. Je te parle comme ça et ce n'est pas la colère qui me domine non. Tu brûles ? Et bien brûles et brûles encore, je brûlerai jusqu'à tes cendres, et si le souvenir persiste, je brûlerai jusqu'à ton nom, et si ton nom demeure encore dans quelques bouches, je brûlerai jusqu'à leur gorge le moindre résidu de tes consonnes. Nous t'oublierons José comme tu nous as oublié. Je dis ça, mais tu le sais. Les fils sont immortels et je resterai ta mère, et continuerai à te veiller. Tu parlais de mes pauvres prières, je te parle simplement d'amour

Tu sais. Zined est venue. Elle m'a demandé ta main. Il y a des gens pour qui tu comptais. Dehors, « dehors » comme tu disais toujours, ils ont affiché ton portrait. Le portrait de l'immolé. Ils disent. A Sidi Bouzid. Ils veulent des élections. Des islamistes m'ont tendu une enveloppe; à notre martyr ils disent. Des élections libres. Qu'est ce que ça veut dire au juste « libre » ?

## STATION 14 - MISE EN TERRE

*Une pièce sans fenêtre*

*L'obscurité*

*De la terre battue recouvre la surface*

1- Cher

2- cher

3- cher

1- tu me vois d'où tu es tu me sens tu vois mes pieds tu vois les rides sur la peau de mes pieds pour mieux sentir pour sentir encore quelque chose et mes pieds disparaissent et ça s'enfonce dans la terre et ça s'enfonce encore quelque part et c'est dans cet endroit que je dois venir pour te voir maintenant c'est ici qu'on me demande de venir et personne ne parle et les bouches ne s'ouvrent plus et mes pieds s'enfoncent dans la terre fraîche et je dois respirer fort et je dois faire attention et ma tête penche et ma tête cherche et tout en moi te cherche mes muscles sont secs le sang ne passe plus ça ne coule plus et il ne faut pas que je tombe je ne suis pas venue ici pour te dire

2- je ne suis pas rentrée pied nu ici pour te dire au revoir 3- je ne suis pas rentrée pied nu ici pour te dire adieu

2- je n'aime pas dire adieu

3- je n'ai jamais dit adieu

1- je n'aime pas ce qui se termine

2- quand tu étais enfant ce petit animal dans sa cage ce petit animal tout frêle quand un matin nous l'avons retrouvé sur le dos tout raide et minuscule et que nous l'avons enterré plus loin à l'endroit que tu avais choisi dans le jardin ce jour là j'ai dit

3- à tout à l'heure

2- et en creusant dans le jardin nous avons fini par ne plus le voir et à force de creuser toujours plus profond nous avons fini par le confondre avec la terre et tu as dit

1 + 3- il est où maintenant

2- il est où maintenant

3- tu aimais marcher dans les rues la nuit et le jour

1- tu aimais marcher longtemps



2- pour réfléchir

3- tu disais j'ai besoin de ça parcourir les rues la nuit le jour pour sentir vraiment par temps pluvieux avec le soleil le froid le vent dans le visage peu importe tu aimais ça te promener voir les choses en rêvant qu'un jour tout puisse changer pour de bon et ça devenait une obsession tu disais vouloir changer le monde et tu rigolais quand tu disais ça je veux changer le monde maman tu rigolais et je te disais et bien commence par quelque chose et tu disais je ne sais pas par quoi commencer c'est peut être très bien comme ça et tu serrais fort ma main dans les rues quand on sortait dehors tu serrais fort ma main les choses les bruits tout était trop impressionnant

1- et tu regardais ça avec tes yeux

2- et je te voyais regarder les choses

1- et je te voyais ne pas comprendre

2- et je voyais tes yeux s'ouvrir

1- et je ne savais pas encore les mots derrière

3- et tu ne savais pas non plus encore les mots derrière avec ton petit front plissé ton petit front plissé quand tu ne comprenais pas quelque chose je te voyais regarder le monde avec ton petit front toujours plissé et dans tes dernières lettres avec aussi les photos les photos sur l'écran où on te voit sourire quand même l'arme à la main où on te voit sourire avec les armes trop lourdes à la main ces photos avec d'autres jeunes qui ont aussi le sourire tu disais toujours maman s'il te plaît surtout ne répond pas si tu réponds je verrais ton visage

2- tu ne voulais jamais jouer avec les autres enfants enfant tu ne voulais jamais jouer avec eux tu te sentais déjà ailleurs mais ailleurs c'est où je te demandais et tu ne savais pas tu faisais des gestes avec tes petits bras et tu disais c'est là bas et tu montrais n'importe où et ailleurs c'était nulle part à l'époque et tu n'avais pas les gestes d'un enfant même enfant tu n'avais pas les gestes d'un enfant même en levant ton bras pour montrer ailleurs

1- ce n'était pas le bras d'un enfant

2- et plus tard tu disais je rêve qu'un jour il y ait des larmes sur les visages mais pour une victoire et les larmes deviendront une récompense et tu seras fière de moi et les larmes seront les larmes de la victoire

1- la nuit dernière mon fils mon enfant 3- mon enfant

2- mon enfant

1- j'ai rêvé de toi tu portais un beau costume noir avec une cravate la cravate parfaitement nouée comme ton père t'avait appris à le faire et alors tout s'est brouillé

dans ma tête et alors j'ai enlevé mes chaussures comme le font les anciens pour sentir encore et les traits de ton visage étaient reposés pas de cernes sous les yeux le regard apaisé comme tout juste mis au monde tu avais ce visage d'enfant mais dans un costume d'adulte et le costume paraissait à ta taille donc tu avais un corps d'homme j'ai pensé alors ton visage est encore plus magnifique que ce monde et que toutes les belles choses de ce monde

2- les arbres

1 + 3- les montagnes

1 + 2- les océans

3- les nuages

2- les arbres

2 + 1- les montagnes

1 + 2 + 3- les océans

2 + 3- les nuages

1- dans mon rêve je m'approchais de toi / et je te demandais mais que fais-tu avec ce beau costume d'adulte

2- mais que fais-tu avec ce beau costume d'adulte c'est pour ton mariage ce beau costume d'homme 3- et tu m'as murmurée je serai près de toi quand mon visage sera recouvert de terre

*Elles regardent tout autour d'elle*

2- plus tard je suis sorti regarder le désert j'ai fixé longtemps l'étendu j'ai cherché dans l'horizon les mouvements d'un corps une démarche humaine une silhouette un retour ta démarche dans le désert ton retour toi avec tes pieds qui s'enfoncent dans le sable comme avant et tes chaussures à la main ton père est arrivé dans mon dos et il m'a regardée et j'ai dit pourquoi tu me regardes comme ça et il n'a rien répondu et alors j'ai compris tout de suite et alors je ai frappé plusieurs fois son visage la main refermée et lui il n'a pas bougé et je voyais la peau de son visage noircir et il me laissait faire et ses yeux brillaient et il me laissait faire parce qu'il fallait bien que ça passe tu m'auras finalement laissé ton visage d'enfant comme tout juste sorti de mon ventre dans un costume d'homme j'aurai voulu pouvoir embrasser chaque partie de ton corps et j'aurai voulu le faire longtemps j'aurai voulu que ma bouche s'écrase sur ton front tes paupières tes bras tes jambes tes mains maintenant je repense à ton adorable tête qui une nuit est sortie de mon ventre

3- la douleur je m'en rappelle encore

2- et désormais cette douleur me fait sourire 1- je n'ai pas vu la chose naître en toi pardon 3- on croit tout connaître de ce monde on croit

1- on croit

3- nous nous verrons donc demain mon enfant a demain ça peut sortir encore de ma gorge ça peut sortir encore c'est mieux pour moi dans mes nuits dans les prochaines nuits tu reviendras avec ton costume d'adulte noir et ta cravate parfaitement nouée et ton visage d'enfant comme tout juste mis au monde et tu me prendras par la main et nous marcherons et tu serreras fort ma main comme quand enfant tu ne voulais pas que je m'éloigne car comme tu disais si bien pourquoi maman on se tient la main que dehors

1- et plus loin il y aura ces habits militaires qui brûleront et on sentira la fumée épaisse nous descendre dans les narines et on toussera et on raclera nos gorges pour recracher et toi dans ton beau costume noir tu prendras ma main comme un homme peut prendre la main d'une femme comme un homme peut vouloir tenir la main d'une femme dans la sienne et tu la serreras très fort comme le font les enfants tu t'agripperas à ma main plus longue et ta main ne sera plus la main d'un homme et ta main sera minuscule et toute molle et toute blanche

2- la main d'un enfant

1- et tu porteras ce beau costume noir d'homme avec ton corps d'homme ta poitrine solide recouverte de poils et ta main toute molle et toute blanche qui sera celle d'un enfant tu serreras ma longue main de plus en plus et tu sentiras la différence de taille et tu reconnaîtras dans cette différence la main d'une mère et nous pourrons dire merci mon dieu pour ce monde et les rues ne feront plus mal et le monde ne fera plus mal et les bruits ne feront plus mal et les larmes sur mon visage sécheront et les larmes sur les visages sécheront comme des étangs qui se retirent et nous aurons enfin la victoire

3- et le désert avancera

2- et le désert sera à notre porte

1- et le désert nous apaisera

3- et il sera là tout entier

2- et il n'y aura plus qu'à nous y allonger toi et moi 1- et il y aura alors de la lumière

3- et il y aura alors de la lumière.

*Elles regardent un moment tout autour d'elles*

*Noir*